

J'ai vu...



L'HEURE DU TIGRE

CLEMENCEAU ET BROCKDORFF-RANTZAU

NOS ABONNEMENTS :

Les abonnements en cours seront servis sans augmentation de prix jusqu'à leur expiration. Nos abonnés actuels réaliseront donc de ce fait un important bénéfice.

A partir de ce numéro, nos abonnements sont portés au tarif suivant : FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES : Un An, 30 fr. ; Six mois, 15 fr. 50 ETRANGER (Union postale) : Un An, 38 fr. ; Six mois, 20 fr.

PRIME

Les abonnements qui nous parviendront avant le 15 juin donneront droit à une Prime gratuite, une Estampe " Les Revoici! " ; en héliogravure pour les abonnés de six mois ; en couleurs pour les abonnés d'un an.

Les livres qu'il faut lire :

LA FILLE DES NEIGES, par Jack LONDON, adapté de l'anglais par F. GUILLERANT. — (Attinger frères, éditeurs). — **L'AVENTURE DE JOAN LACKLAND**, par Jack LONDON. (Attinger frères, éditeurs). — **MÉMOIRES D'UN BUVEUR**, par Jack LONDON. (Attinger frères, éditeurs).

Il n'y a guère que deux façons de concevoir un roman d'aventures : la première est de vivre soi-même les aventures que l'on raconte et la seconde c'est d'imaginer l'aventure en la réalisant selon les ressources des dons poétiques de l'auteur.

Cette seconde manière — quand l'ouvrage appartient à la littérature par sa forme — est évidemment celle qui paraît destinée à faire école, tout au moins à exercer une influence sur l'imagination de ceux qui veulent écrire et qui cherchent dans leur art un dérivatif à cet esprit d'inquiétude n'appartenant qu'à très peu d'individus.

Chadourne, qui écrit *le Maître du navire*, est un inquiet et Stevenson, qui écrit *le Reflux* était un inquiet. Pierre Benoit en écrivant *Königsmark*, exprimait une nostalgie de qualité, Stevenson sut également exprimer l'amer regret que l'on éprouve quand le présent disparaît trop brutalement dans le passé.

Pour cette raison, ces trois écrivains que j'aime écrire des livres où l'imagination et la sensibilité seules nourrissent l'œuvre. C'est en eux-mêmes qu'ils trouveront la force d'écrire des pages et des pages et l'érudition apportera le cadre propre à l'évolution de leurs personnages qui, les uns comme les autres, les plus vils comme les plus sympathiques, seront toujours un peu de l'écrivain. Chacun possède en soi les essences nécessaires pour fabriquer le mal et le bien.



Quant à ceux qui vécurent les aventures qu'ils décrivent, comme E. White, comme Auzias Turénne et comme Jack London, ils ne peuvent créer une école littéraire, parce que ce qui a été écrit avec de la souffrance et du sang ne peut être écrit que par ceux qui auront vécu dans les mêmes conditions.

On fera peut-être des livres sur la guerre exprimant mieux la guerre au point de vue littéraire, et ceux qui écriront ces livres n'auront pas fait la guerre. Mais personne, parmi les plus grands écrivains que l'avenir nous réserve, n'écrira jamais des livres comme *le Feu*, d'Henri Barbusse, et les *Croix de bois*, de Roland Dorgelès.

Et personne parmi nous, malgré tout le talent de ceux que je connais, ne pourra jamais écrire : *la Fille des neiges*, *l'Aventure de Joan Lackland* et surtout ce livre merveilleux : *Terres de silence* d'Edward White, dont la traduction toutefois m'inspire quelque méfiance. Je ne louerai pas sans réserve les deux livres de Jack London : *l'Aventure de Joan Lackland* et *la Fille des neiges*. Je pense que le traducteur ne s'est pas montré à la hauteur de sa tâche. Ces deux ouvrages sont tout autre chose qu'un divertissement populaire. Ils ont été écrits par un homme dont la vie tumultueuse ne devait pas naturellement s'achever dans des écrits destinés à distraire les enfants et ceux qui toute leur vie gardent des idées d'enfants avec l'imagination en moins.

Jack London pécha le phoque à Bering, fut chauffeur, homme de peine, pirate à ses heures. On l'appelait le Prince du banc des huîtres ! Il décrivit lui-même l'enfer de sa vie dans ce

livre amer et décourageant qu'il intitule : *les Mémoires d'un buveur*, et dont plus d'un lecteur est à même d'apprécier l'effroyable puissance.

Encore une fois, dans ce livre, il me semble que le traducteur n'ait eu d'autre souci en le traduisant que d'en faire un livre de propagande à l'usage des clubs antialcooliques. Les couvertures roses et bleues qui ornent ces ouvrages me semblent elles-mêmes une trahison. Jack London n'est pas un romancier qui écrit pour notre clientèle de romans d'aventures et c'est insulter sa mémoire que de le présenter à un public peu fait pour le comprendre.

Qui dit roman d'aventures, chez nous, veut parler des livres de Bousсенard et de Jules



FRANÇOIS DE TESSAN
l'auteur de *de Verdun au Rhin*.

Verne qui passa son temps à coller des étiquettes sur tous les cocotiers et à mettre les plantes tropicales en herbier. Un livre d'aventures est un livre d'enfants. Voici un fait dont un de mes amis fut témoin. Dans la vitrine d'un petit libraire il vit un exemplaire de *la Vie du colonel Jack* de Daniel de Foë. Il entra et demanda au marchand si ce livre se vendait bien. Celui-ci répondit qu'il en avait vendu deux exemplaires sur trois et il ajouta : « D'ailleurs les livres pour enfants se vendent assez bien. — Alors, déclara le visiteur, vous avez vendu ce livre à des enfants ? — Hé oui, dit le libraire, est-ce que l'éditeur n'a pas fait imprimer sur la couverture « Collection de romans d'aventures ». C'est assez clair, il me semble. »

Mon ami prit le livre et lui dit : « Monsieur, vous auriez dû regarder la première page et

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...
30, rue de Provence, Paris.

vous auriez vu que le colonel Jack a été marié « cinq fois à quatre prostituées » ; je ne sais si les livres d'enfants comportent de ces précisions. »

L'homme se mit à sauter dans sa boutique comme un danseur à la parade, maudissant les éditeurs qui trompent leur clientèle avec des titres déplacés.

DE VERDUN AU RHIN, par François DE TESSAN.
— Un vol. — (*La Renaissance du Livre*.)

Monsieur François de Tesson est un voyageur averti et un journaliste de grande valeur. Mais lui ne reste pas en marge du mystère. Il préfère ouvrir les portes toutes grandes. J'aime particulièrement le récit de ce voyage sur le Rhin. François de Tesson a compris les aspects multiples de cette fin de guerre et il excelle à les rendre.

Le livre est clair. Ce n'était pas facile à réaliser. Je reviens d'Allemagne où les impressions les plus contradictoires peuvent influencer celui qui traverse ce pays bouleversé. Les articles de M. François de Tesson sont certainement les meilleurs que cette fin de guerre ait inspirés. On trouve dans ces pages de l'émotion, de la sensibilité et de l'humour. Et pourtant l'auteur n'est pas un poète, il a le sens des réalités et des réalités qui tont le succès d'un livre.

LA GUERRE SUR MER, par RUDYARD KIPLING,
préface de M. Étienne LAMY, de l'Académie française. — Un vol. — (*Payot*, éditeur).

Et cette fois c'est un grand journaliste qui a rencontré l'aventure. Plus exactement, qui se tient en marge de l'aventure. Rudyard Kipling est le plus grand reporter du monde et je pense qu'il peut intéresser tous les publics bien que lui non plus ne soit pas un auteur populaire.

Rudyard Kipling a vécu sur les chalutiers dragueurs de mines, sur les sous-marins en manœuvres, sur les chasseurs poursuivant un périscope, mais il a toujours vécu, en quelque sorte, sur le bord de l'action principale, que rien ne venait déflorer dans son imagination.

Imaginer un soldat qui monte à l'attaque et être soi-même un soldat qui monte à l'attaque donnent des résultats littéraires bien différents.

Mais Rudyard Kipling, un des plus grands reporters du monde, sait son métier. Il sait qu'il ne faut pas toujours escalader le mur derrière lequel il se passe quelque chose et que le public préfère souvent un mur qui fait rêver à quelques réalités dépourvues d'intérêt.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES REÇUS

L. H. C. F. *L'hôpital chirurgical flottant*, par Pierre La Mazière (Albin Michel, éd.). — *Albert*, par Joseph Pomié (E. Figuière, éd.). — *La ronde des bleuets*, par Raoul Leguy (E. Figuière, éd.). — *La fille sauvage*, par F. de Curel (Crès, éd.). — *Frangipane et Cie*, par Marcel Nadaud (A. Michel, éd.). — *Auprès de Victor Hugo*, par M. C. Poinot (Garnier, éd.). — *Bouyssol le Marin*, par Alexandre Larrisson (Pierre Laffite, éd.). — *L'Amour exige*, par Guitet-Vauquelin (Renaissance du Livre, éd.). — *Comtes choisis*, par Pierre Loys (Crès, éd.). — *Comme en un rêve...* roman par Alice George Brouilhet (Bernard Grasset, éd.).



VIENT DE PARAITRE :

MARTIN BURNEY,

Illustrations de Gus BOFA

O. HENRY
Traduction de Maurice BEERBLOCK

Boueux Boxeur et
marchand d'oiseaux

Un vol. in-16. Prix net : 2 fr. 50 — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, PARIS

J'ai vu...



LA REPRISE DES COURSES : A MAISONS-LAFFITTE

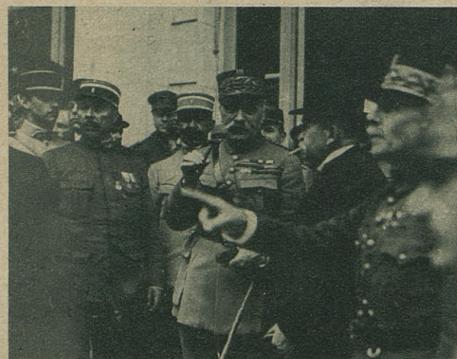
On dansait le fox-trott et le tango ; mais on pouvait douter encore ; cette fois, plus d'hésitation : c'est bien la fin de la guerre, puisque les courses de chevaux ont repris !... La principale épreuve, le Prix de la Marne, a été gagnée par « Kara-Bouroun », monté par Atkinson, battant « Tchad », le grand favori. Il y a encore de beaux jours pour l'amélioration de la race chevaline !



APRÈS LA SÉANCE : DÉPART DE M. LLOYD GEORGE.



M. WILSON SORTANT DE LA RÉUNION.



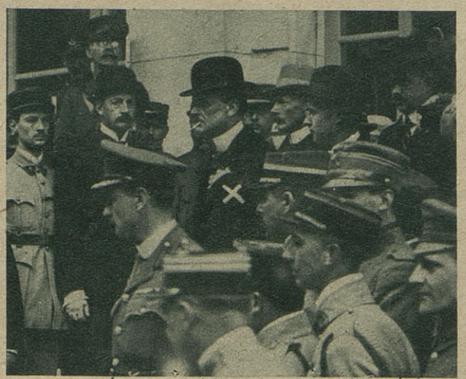
LE MARÉCHAL FOCH SUR LE PERRON DE L'HOTEL.



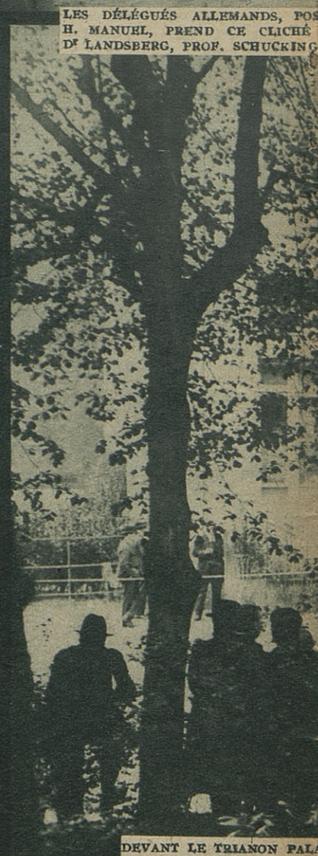
M. CLEMENCEAU SALUE MILITAIREMENT.



LES DÉLÉGUÉS ALLEMANDS, POSSÉDANT UN OPÉRATEUR ALLEMAND, TANDIS QU'UN PHOTOGRAPHE DE H. MANUHL, PREND CE CLICHÉ D'LANDSBERG, PROF. SCHUCKING.



DÉPART DU C^{te} BROCKDORFF-RANTZAU (X).



DEVANT LE TRIANON PALA



AVANT LEUR DÉPART DEVANT UN OPÉRATEUR ALLEMAND, TANDIS QU'UN PHOTOGRAPHE DE H. MANUHL, PREND CE CLICHÉ D'LANDSBERG, PROF. SCHUCKING.



M. SONNINO, DÉLÉGUÉ D'ITALIE, ENTRANT A TRIANON.



SORTIE DE LA CONFÉRENCE DE MM. TARDIEU ET KLOTZ.



LE FOULE DE REPORTERS ET PHOTOGRAPHES ATTEND L'ARRIVÉE DES DÉLÉGUÉS ALLEMANDS.

(Cliché Manuel, Didier, Meurisse, Trampus.)

Nos lecteurs trouveront plus loin (page 260), commentées par notre distingué collaborateur G. Legaret, agrégé de l'Université, les conditions de la Paix que l'Entente victorieuse prétend imposer à l'Alle-

AUTOUR DE LA SÉANCE HISTORIQUE DU
magne vaincue. Voici quelques documents sur cette journée historique. Nos lecteurs ne les regarderont pas sans émotion. Ils sont en effet les témoins d'un événement prodigieux et qui n'a d'égal dans aucun

7 MAI, AU TRIANON-PALACE A VERSAILLES

temps. Mais, ce qu'ils ne peuvent rendre, c'est la pensée intime des personnages qui y prirent part. Quel objectif aurait pu enregistrer les nuances du regard de Brockdorff-Rantzau pour Foch, le soldat aux

sept étoiles, dont le tranquille et clair génie a sauvé le monde, et pour Clemenceau debout, disant de sa voix métallique des grands jours de bataille : " L'heure est venue des lourds règlements de comptes..."

La vie moins chère.

Il faut dresser des potences pour les mercantis et les fonctionnaires véreux ! Cette sévère déclaration émane non pas d'un ministre français mais du ministre polonais de l'approvisionnement Minkiewicz et fut faite à Varsovie, devant la Diète, aux applaudissements de tous les députés.

Certes, nous sommes loin de pouvoir dire qu'en France la vie chère ait pris fin. Mais cependant, il semble que le remède du ministre Minkiewicz ne soit plus indispensable dans notre pays. Les mesures prises par le Gouvernement ont donné des résultats et les « marchandises du ravitaillement » ont donné à réfléchir aux commerçants. Les baraques Vilgrain ont fait une saine concurrence aux profiteurs, et les denrées qui étaient introuvables avant l'apparition des boutiques officielles se trouvent aujourd'hui en abondance.

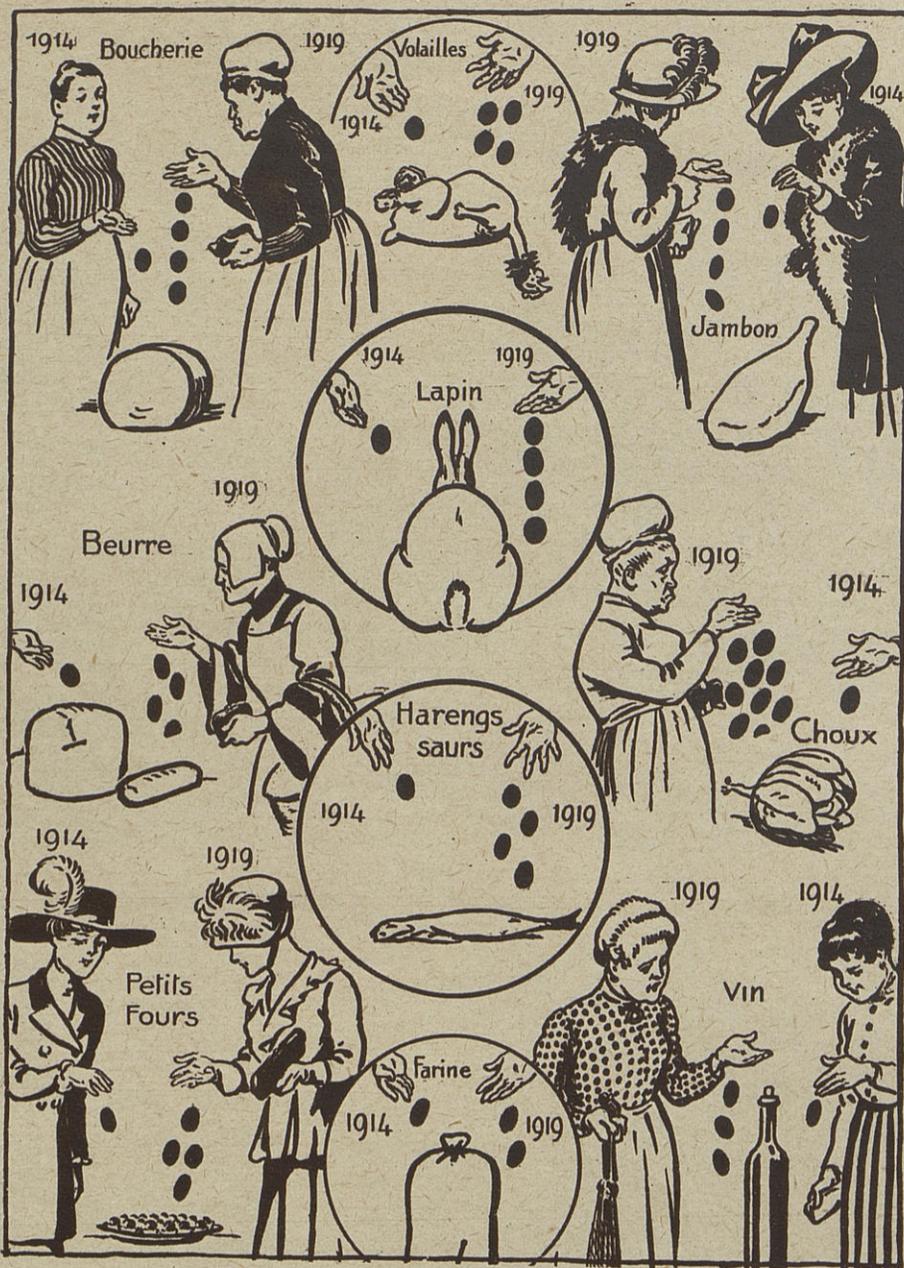
Certains commerçants, n'avaient pas voulu attendre jusqu'à maintenant pour concurrencer à leur tour les baraques Vilgrain. Nos lecteurs se rappellent cette débauche de banderoles de calicots déployées à la devanture des crémeries et des boucheries. Par ces avis, les commerçants faisaient l'article et déclaraient vendre aux mêmes prix que le Ravitaillement.

Aujourd'hui, le même crémier parisien qui, il y a deux mois, mandait par voie d'affiche à sa clientèle qu'on ne trouvait pas de beurre à moins de 20 francs le kilo, allèche aujourd'hui les chalands par cette offre insinuante : « Nouvelle baisse sur les beurres. Consultez nos prix, ils vous intéresseront. » Et de fait, si la ménagère ne trouve pas encore dans cette boutique du beurre à dix sous le quart comme avant la guerre, tout au moins, peut-elle acheter à toute heure du bon beurre d'Ille-et-Vilaine à 1 fr. 25 le quart. Cela fait encore, évidemment, du 11 fr. 80 le kilo; mais, la baisse est réelle et la marchandise n'est plus invisible.

Pour les œufs, c'est la même chose. Nous n'avons pas encore les œufs à 15 centimes, mais le même crémier annonce également « Nous avons toujours des œufs bretons à 40 centimes et des œufs marocains à 35 centimes. »

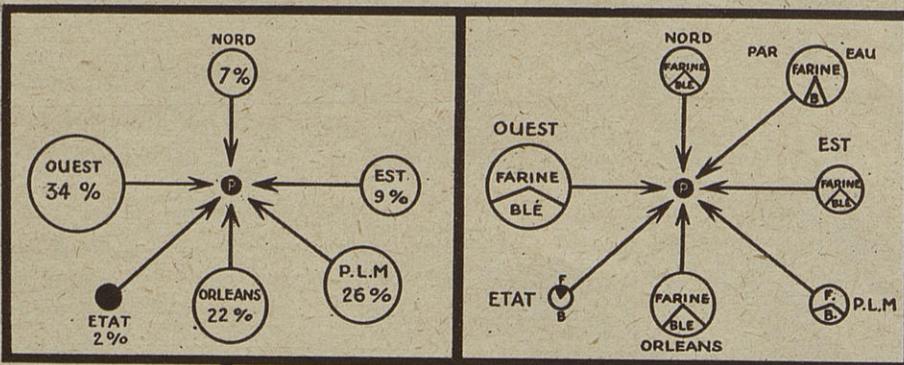
Dans la boucherie, les arrivages deviennent aussi plus abondants et plus réguliers; une baisse sensible en résulte. L'énorme quantité de viande frigorifiée qui a été jetée sur le marché, et dont la consommation est devenue courante, a contribué pour beaucoup à cette amélioration. Mais il faut dire aussi que l'intendance et les coopératives d'armée deviennent de moins en moins exigeantes et que d'autre part, les mercantis n'osent plus accaparer.

A l'heure actuelle, il n'y a plus qu'une denrée qui fasse totalement défaut: c'est le gruyère, ce qui désole les gourmets friands de plats gratinés au four ou de pâtes à l'italienne.



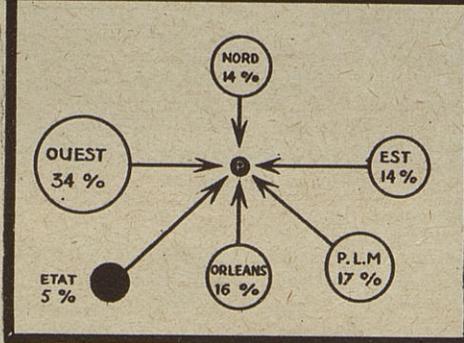
UN DOCUMENT SUR LA VIE CHÈRE (Dessin de La Nézière).

Pour l'intelligence de cette page, d'une lecture d'ailleurs facile, indiquons à nos lecteurs que l'unité y est figurée par un de ces petits ronds noirs qui peuvent, à leur gré, représenter des francs, des sous, etc. C'est ainsi par exemple que pour la boucherie (fig. haut de la page à gauche) ce qui valait 1 franc en 1914 vaut 4 francs en 1919. Pour les légumes, le prix est passé de 1 à 8, donc augmentation de 800 p. 100. Si l'on fait une moyenne, il faut dépenser pour vivre en 1919 quatre fois ce que l'on dépensait en 1914. La spéculation, il faut le reconnaître, a été pour beaucoup dans cette hausse artificielle que les pouvoirs publics n'ont pas su empêcher.



Les régions d'où Paris tire son blé et sa farine. — Chaque année, pour vivre, la capitale doit recevoir 400 000 quintaux de blé et 2 500 000 quintaux de farine.

Paris chaque année consomme 350 millions de litres de lait. Cette année pen-



Paris est, aussi, gros mangeur de pommes de terre. Il lui en faut chaque année 1 million de quintaux qui lui arrivent surtout sur l'Ouest le P.-L.-M. et l'Est.

dant l'hiver, en dépit des taxes, le lait a atteint le prix de 1 fr. 50.

Le ventre de Paris.

Il faut beaucoup, beaucoup d'aliments à Paris pour vivre, ne fût-ce qu'un jour.

Il nous suffira, pour faire ressortir les difficultés actuelles du ravitaillement parisien, de rappeler comment l'approvisionnement de Paris s'effectue, en temps normal, par les voies ferrées et les voies d'eau qui y aboutissent.

BLÉ ET FARINE. — Paris doit recevoir chaque année 1 000 000 de quintaux de blé et 2 500 000 quintaux de farine. Tous les réseaux ferrés concourent au transport de ces denrées dans l'ordre d'importance suivant: Ouest un peu plus de 1 000 000 de quintaux; Nord, 500 000; Orléans, 600 000; Est, 450 000; P.-L.-M., 250 000; ancien réseau de l'Etat, 100 000; voies d'eau, 600 000. La figure schématique qui accompagne ce texte indique les proportions de blé et de farine transportées par chaque réseau.

POMMES DE TERRE. — Paris a besoin de près de 1 000 000 de quintaux de pommes de terre qui lui arrivent: par l'Ouest, 300 000 quintaux; P.-L.-M., 250 000; Orléans, 200 000; Est, 120 000; Nord, 80 000; ancien réseau de l'Etat, 20 000.

VIANDE. — La consommation annuelle normale de Paris, en viande, s'élève à 200 000 000 de kilogrammes, fournis presque totalement par les abattoirs de la Villette et de Vaugirard; 50 000 000 de kilogrammes seulement viennent directement par chemin de fer. Ces abattoirs sacrifient, par année, une moyenne de 250 000 têtes de gros bétail, 300 000 veaux, 2 000 000 moutons, 500 000 porcs amenés par voie ferrée. Tous les réseaux nous adressent également 30 000 000 de kilogrammes de volailles et de gibier, et les ports nous envoient 4 000 000 de kilogrammes de poisson.

SUCRE. — Paris en consommait annuellement, avant la guerre, environ 1 200 000 quintaux qui lui étaient amenés par le réseau du Nord; l'Est en envoyait seulement 50 000, et l'Orléans 30 000. La région du Nord ayant cessé de produire on s'explique les difficultés de l'approvisionnement.

LAIT. — Les régions agricoles, qui fournissent le blé et la farine à Paris sont aussi celles qui lui fournissent les 350 000 000 de litres de lait qu'il consomme tous les ans. Le réseau de l'Ouest en transportait, avant la guerre, 130 000 000 de litres; l'Etat (ancien réseau), 20 000 000; le P.-L.-M., 60 000 000; l'Orléans, 5 000 000; l'Est, 50 000 000; le Nord, 50 000 000.

La destruction systématique de la plus riche de nos régions, destruction d'usines, de mines, de régions agricoles, nous a fait perdre, peut-être, plus de milliards que les besoins des armées nous ont coûté, et le retour à la situation antérieure ne pourra s'effectuer qu'après plusieurs années de labeur.

L. F.



J'ai vu

LES LEÇONS DU TIGRE (1)

Par Édouard LEROY, professeur de Clemenceau.



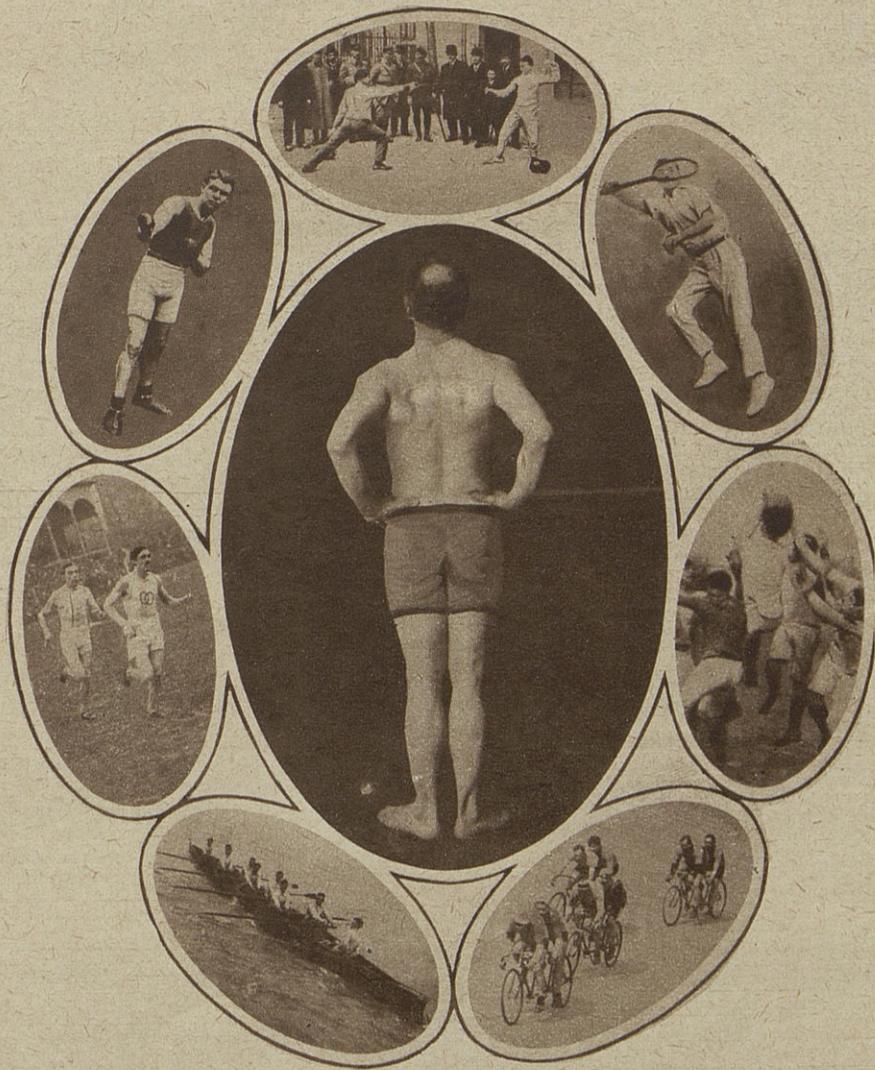
MOUVEMENT DE FLEXION DU GENOU.

EXERCICE. — Élévation alternative des jambes, avec flexion du genou en avant.

POSITION. — Les talons joints, les genoux tendus, l'articulation du bassin, les régions lombaire et dorsale en extension complète; les mains aux hanches, les pouces en arrière, les coudes dans le plan du corps; les épaules effacées, les muscles fixateurs des omoplates contractés, la tête haute et droite, le menton horizontal, en expiration aussi complète que possible.

EXECUTION. — Commencer à inspirer en élevant et pliant le genou gauche, le talon quittant le sol le premier, monter le genou aussi haut que possible, la jambe toujours verticale, la pointe du pied dirigée vers le sol, essayer d'arriver en même temps au maximum d'inspiration; il faut conserver le genou droit tendu, l'articulation droite du bassin en extension aussi complète que possible, le tronc dans la position initiale, en s'efforçant de ne pas déplacer le haut du corps en arrière. Revenir à la position de départ, en commençant à expirer et étendant doucement et progressivement le genou complètement, en contractant les muscles de la cuisse, les abdominaux et les obliques; poser la pointe du pied la première, le talon gauche à côté du droit et sur la même ligne, en finissant d'expirer aussi complètement que possible. Éviter de pencher le haut du corps en avant, de plier le genou gauche et de baisser la tête. Répéter l'exercice jusqu'à la sensation de fatigue

(1) La première partie de cet article a paru dans le n° 202.



LA CULTURE PHYSIQUE EST L'A. B. C. D. DE TOUS LES SPORTS. C'EST A SA PRATIQUE CONSTANTE QUE LES CHAMPIONS DE LA BOXE, DE LA COURSE A PIED, DU RUGBY, DE L'AVIRON, ETC., DOIVENT ET LEUR TITRE ET LEUR FORME MAGNIFIQUE.

légère dans l'une quelconque des parties du corps, faire ensuite, dans les mêmes conditions, le même mouvement de la jambe droite,

BUT. — Cet exercice a pour but de placer et de développer les muscles qui assurent l'aplomb correct humain, aplomb qu'on a tant recherché dans la race chevaline et dont on s'est si peu préoccupé jusqu'ici pour la race humaine. Il favorise l'augmentation de la capacité respiratoire, il a aussi une action très énergique sur les fonctions digestives, stomacales et intestinales; il contribue à la diminution très sensible de l'abdomen, il réédifie les centres nerveux par la recherche constante de l'équilibre, il a aussi une action correctrice dans la déviation de la colonne vertébrale et la scoliose, en outre de la grande influence décongestionnante sur la circulation, par suite de la mise en jeu des plus gros muscles du corps.

MOUVEMENT D'ÉLEVATION DE LA JAMBE.

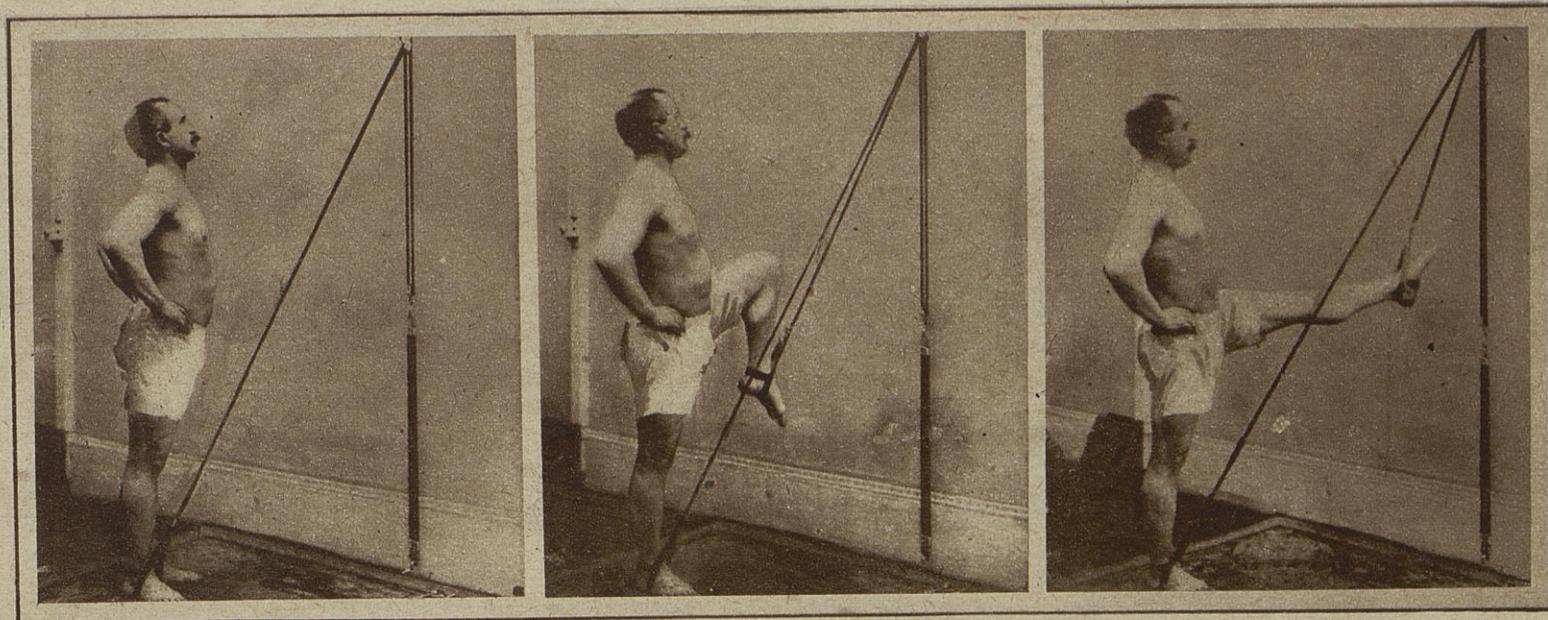
EXERCICE. — Élévation alternative en avant des jambes, sans flexion du genou.

POSITION. — Les talons joints, les genoux tendus, l'articulation du bassin, les régions lombaire et dorsale en extension complète, les mains aux hanches, les pouces en arrière, les coudes dans le plan du corps, les épaules effacées, les muscles fixateurs des omoplates contractés, la tête haute et droite, le menton horizontal, en expiration aussi complète que possible.

EXECUTION. — Commencer à inspirer en élevant la jambe droite, le genou et le cou-de-pied complètement tendus, monter la jambe le plus haut possible, arrêter avant de plier le genou et essayer d'arriver en même temps qu'au maximum d'élévation au maximum d'inspiration. Il faut conserver le genou gauche tendu, l'articulation gauche du bassin en extension.

(A suivre.)

ÉDOUARD LEROY.



MOUVEMENT DE FLEXION DU GENOU. — DÉPART.

EXECUTION DU MOUVEMENT. — ARRIVÉE

MOUVEMENT D'ÉLEVATION DE LA JAMBE.

N. B. — Avec le Zofri Exerciser de la maison Williams, on dose la résistance à volonté.

J'ai vu...

L'Allemand

tel qu'il mange



Ma chère Sophie,

« Nous voici arrivés dans la belle France et installés dans cette ville de Versailles où l'inoubliable grand-père imposa, en 1871, ses volontés au petit M. Thiers. Je n'ai pas besoin de te dire que les temps sont changés ; il n'est plus question d'imposer nos volontés, mais fort heureusement pour nous, ces frivoles Français sont pleins d'indulgence, autrement il nous en coûterait cher aujourd'hui d'avoir voulu la guerre « fraîche et joyeuse ».

« Mais je vais te conter mon voyage par le menu, et c'est plutôt par les menus que je devrais écrire, car depuis que nous avons passé la frontière, nous n'arrêtons pas de manger.

« C'est une chose particulièrement tout à fait agréable, après tant de mois de privations et d'ersatz, de tout à coup venir dans un pays où l'on trouve toutes les provisions de bouche nécessaires à contenter un Allemand qui, depuis si longtemps, n'avait pas goûté une délicatesse. Non seulement, on ne nous fait pas jeûner, mais on nous sustente au point que cette façon de procéder est une ruse des gouvernements de l'Entente pour nous attendrir et nous prendre, comme l'on dit, par les intestins.

« A peine étions-nous entrés sur le territoire de la République, ma chère Sophie, que le représentant du gouvernement français, chargé de nous conduire, nous demanda avec une froide politesse si par hasard nous n'avions pas faim ; à quoi nous répondions que nous avions faim, en effet. On nous servit donc un premier repas qui, je dois l'avouer, nous surprit et nous combla de satisfaction. En mangeant des excellents œufs sur le plat, j'ai pensé à toi, car le pain que je trempais dans l'appétissant jaune d'œuf était beau et croustillant et j'ai soupiré en disant : « Pauvre Sophie, qui ne connaîtra pas sitôt la douceur de vivre ! » Après les œufs, nous mangeâmes un poisson dont Otto réclama une autre part et dont Fritz se bourra tant qu'il devint colossalement rouge et dut boire coup sur coup deux grands verres. Nous pensions que c'était là le menu d'un petit déjeuner, mais on nous servit encore



— Tu as mis dans mes bagages de la frangipane ersatz...

un rôti accompagné de légumes et une volaille entourée de salade.

« Je vais te faire un aveu, ma chère femme, j'ai senti pour la première fois le plaisir profond que l'on pouvait prendre à manger. Des sots te diront peut-être que c'est là une volupté assez basse, qu'il faut se nourrir et

(1) « De la frontière à Versailles, les délégués allemands ont pris dans le train sept repas. » (Les Journaux.)

non point dévorer par plaisir. Ce ne sont pas des artistes ; le surhomme doit connaître toutes les voluptés et manger en est une au même titre que l'amour. Quand tu mords dans un rôti cuit à point, que tu fais sortir en la coupant le jus succulent d'une saucisse, quand ton odorat est attendri par le parfum d'un hareng mariné, quand la chair délicate d'un cochon fumé te sale agréablement les babines, ne connais-tu pas, ma tendre Sophie, un plaisir supérieur à celui que peut éprouver un esthète en respirant une fleur ou en écoutant même un morceau de musique de notre Wagner ?

« Mais je suis peut-être égoïste de te parler de satisfactions qui, pour l'instant, ne te sont pas encore permises.

« Sache donc que notre voyage dans le train se passa le plus agréablement du monde, puisque sept fois dans la journée nous eûmes l'occasion de manger et de bien manger : je t'ai parlé du premier repas que nous fîmes ; ne te parlerai-je pas des autres, qu'à toutes occasions nous invitait à savourer notre mentor ? Te parlerai-je de la collation ou l'on nous donna des chatteringes, des entremets, des glaces ou des fruits, plats légers qui calmèrent moins notre appétit que les énormes tartines de compotes et de confitures ? Te parlerai-je du thé que nous accompagnâmes de sandwiches et de charcuterie ? Te dirai-je ce que fut le dîner considérable et reconfortant ? Le souper que nous fîmes avant de descendre du train ? Enfin te détaillerai-je les sept repas, car ce furent de véritables repas que nous avons fait pendant toute la durée du trajet ?

« Mais non ! Je ne veux pas tirer de larmes de tes yeux, affectionnée compagne, et le touchant spectacle de ton mari attablé devant des mets savoureux te ferait désirer plus vivement encore d'être près de lui. Pour te consoler, je ferai un lourd reproche à la cuisine française. Elle est trop légère !

« Même les nourritures les plus substantielles prennent, accommodées par les cuisiniers français, je ne sais quel caractère délicat qui font qu'un estomac allemand qui les absorbe garde l'impression fâcheuse de rester à peu près vide. Tu connais Frédéric qui passait à Berlin pour un raffiné, un peu pédant. Il était mon voisin et mangeait le plus rapidement possible sans parler ; je lui dis, en manière de plaisanterie, que pour peu qu'il se laissât aller, il dévorerait son assiette et Frédéric me répondit avec un grand sérieux que justement, il hésitait à le faire, car, de tous les mets préalables qu'on nous servait, l'assiette seule pouvait représenter pour lui un mets consistant.

« Les serveurs français qui nous servent nous regardent encore manger avec admiration. Je connais beaucoup la France et j'ai pour elle une affection sévère, c'est-à-dire que je sais les ressources qu'on pourrait tirer de ce pays s'il était gouverné par des Allemands, — mais n'en parlons pas pour cette fois, c'est manqué, — je connais les Français, mais leur façon de procéder m'étonne toujours ; ce sont des gens qui s'appliquent à offrir des mets si délicats et des vins si choisis qu'on peut sortir de table sans déboutonner son gilet et sans être tout à fait gris.

« Je suis donc à Versailles avec toute la délégation. Nous mangeons fort bien ; nous coupons de temps en temps nos travaux pour nous restaurer, car un Allemand sait bien que la tête est légère quand le ventre est vide, et pour les problèmes graves que nous avons à discuter, il ne s'agit point d'agir sans réflexion.

« Nous avons demandé l'autorisation d'aller dîner ou déjeuner à Paris. Nous voulions connaître le restaurant où notre regretté empereur et roi avait commandé un repas pour le mois de septembre 1914, le repas doit

être un peu refroidi, depuis le temps qu'il attend le noble invité. Mais notre curiosité était légitime, parce que Guillaume n'avait pas dû manquer de s'adresser à un établissement capable de préparer un festin susceptible de réjouir l'estomac d'un Allemand. Malheureusement, on nous refusa l'autorisation de quitter notre séjour. Il faudra donc attendre que la paix soit signée pour que nous voyagions un peu en France et reprenions nos affaires.

♦ ♦ ♦

« Mais, ma chère femme, c'est l'heure du principal repas, et je me sens un appétit colossal. En effet voici deux heures que j'ai n'ai pas mangé, et ce n'est pas le café au lait accompagné de jambon et d'œufs qui peut me rassasier assez pour que je ne prenne rien de huit heures à midi. A dix heures, j'ai vidé joyeusement un pot de rillettes et croqué pour me divertir quelques centimètres d'andouille ; mais ce sont de simples friandises qui amusent les dents, mais ne profitent pas à l'intestin. Pour le déjeuner, j'ai demandé le menu, le voici : des hors-d'œuvre, du poisson, une entrée, des légumes, un rôti, du fromage et des desserts ! Tu conviendras que ce sont des fadaïses et qu'un tel repas manque un peu de charcuterie ; heureusement tu as eu la précaution de mettre dans mes bagages quelques kilos de cette frangipane ersatz faite avec un papier buvard ; grâce à ce en-cas, quand je me réveille la nuit avec des douleurs d'estomac, je grignote quelques morceaux de ce mets national qui me procure une soif désirable que je calme avec de la bière dont je prends la précaution de faire monter des bouteilles nombreuses chaque soir dans mon appartement.

« Quand je pense que le plan des alliés était de nous faire mourir de faim, je suis littéralement indigné et suis prêt à leur imposer une paix très dure ; malheureusement, ce sont ceux de l'Entente qui ont obtenu la décision militaire et, ne pouvant leur imposer un traité rigoureux, j'accepterai le leur, pour éviter à tout prix une autre déplorable guerre.

« Mais je te quitte, ma chère Sophie, je vais



L'assiette seule représente un mets consistant.

penser à toi comme j'ai l'habitude, en mangeant du pain blanc et croustillant, et il me semblera que c'est ta chair savoureuse que je mords à pleines dents en attaquant tout à l'heure le joli et délicat rôti de veau.

Ton RICHARD-RODOLPHE X...,
Conseiller intime.

P. c. c.
ROBERT DIEUDONNÉ.



Le général de Moltke contemple Paris, tandis qu'au passage ses troupes l'acclament.



La capitulation de Metz. — Le général de Moltke ordonne au général de Wimpfen de rendre ses drapeaux et ses canons.

DEUX TABLEAUX DE 1870 QUE LES BOCHES RETOURNERONT CONTRE LE MUR...

Les chromos allemands avaient vulgarisé ces deux compositions du peintre militaire Von Werner. La première représente les troupes victorieuses... en 1870, marchant *Nach Paris*, et acclamant au passage de Moltke, à cheval. La seconde, c'est la capitulation de Metz : le tragique face-à-face de ce même de Moltke et du général de Wimpfen

écrasé de douleur, contraint de livrer la place, 120 000 hommes, tous les canons et les drapeaux... Cette humiliation suprême à laquelle nul français ne pouvait songer sans serrer les poings, elle est maintenant effacée... Le boche vaincu n'a plus qu'à retourner rageusement contre la muraille ces images anciennes d'une gloire à jamais évanouie.

La Science pittoresque

RECEVEZ VOTRE COURRIER PAR UN TROLLEY

A la campagne, la maison d'habitation, château ou ferme, est souvent éloignée de la route. Fréquemment aussi, une grille en défend l'accès et des gardiens à crocs respectables n'admettent pas toujours comme il convient la visite du facteur. Celui-ci, enfin, se dispenserait volontiers d'un trajet supplémentaire, car les tournées sont longues, quand il pleut ou quand il fait trop chaud surtout.

Avec un peu d'ingéniosité il est facile de supprimer ces petits inconvénients de la vie quotidienne. Pour cela, il suffit d'installer près de la porte d'entrée une boîte aux lettres à trolley dans laquelle le facteur déposera la correspondance et qui viendra directement à la maison. L'installation est très facile.

Enfoncez, près de la porte d'accès sur la route, un pieu de 1^m,50 de hauteur. A ce pieu fixez solidement un fil de fer galvanisé que vous tendez convenablement et dont l'autre extrémité sera attachée près de la porte d'entrée de la maison. Puis, construisez une boîte en bois pourvue d'un couvercle, de dimensions suffisantes pour recevoir votre courrier, lettres, journaux, paquets. Cette boîte sera surmontée de deux attaches avec petites poulies, qui lui permettront de rouler sur le fil.

Notre dessin montre que le fil du trolley ne s'arrête pas à ses deux attaches. Pour le poteau il se continuera jusque dans le sol, pour être réuni électriquement à la terre et sur son passage on installe un bouton de communication. A la maison, il est relié à une sonnerie puis à une pile de deux éléments, laquelle est également reliée à la terre par son pôle négatif. Naturellement, si vous appuyez sur le bouton, vous faites tinter la sonnerie : c'est le signal d'appel du facteur.

Pour amener la boîte à vous, il faut installer deux autres fils dont les extrémités passent sur deux petites poulies. Le fil supérieur sera enfin attaché à l'angle de la boîte. Tirez à la main sur ce fil et la boîte viendra à vous. Si vous possédez l'électricité à la maison, installez un petit moteur avec tambour et le facteur lui-même vous enverra votre courrier en appuyant sur le bouton.

LE GÉANT DES OURS

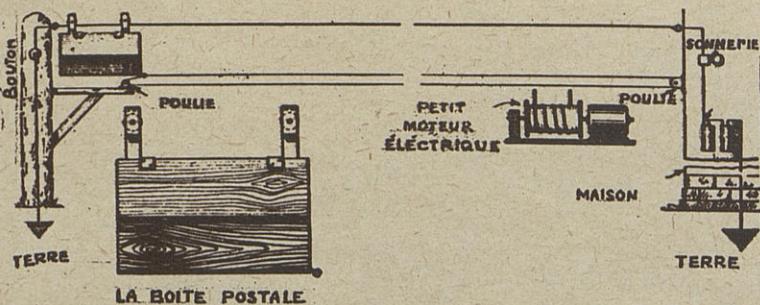
Un naturaliste américain, le professeur Lewis L. Dyche, de l'Université de Kansas, avait signalé, au retour d'une expédition dans l'Alaska l'existence d'un ours aux dimensions colossales, mais sa découverte avait fait beaucoup d'incrédulés.

Un an ou deux avant la guerre, deux de ses amis, le Dr J. Wylie Anderson et M. F. A. Williams, résolurent d'aller à la recherche de l'animal. Leur partie de chasse fut couronnée de succès et ils purent abattre dans l'une des îles Aléoutiennes un spécimen du plus grand des ours connus. Voici les mesures qu'ils rapportèrent. Longueur : 3^m,44; tour de taille, pris en arrière des épaules : 3^m,06; hauteur à l'épaule, 1^m,20; hauteur à la hanche 1^m,16; longueur du pied arrière : 0^m,35; largeur du pied de devant : 0^m,22; longueur du crâne : 0^m,55. L'animal pesait 610 kilogrammes et la peau seule 62 kilogrammes.

COMMENT FIXER SOLIDEMENT UNE VIS DANS UN MUR

Habituellement, on pratique un trou dans lequel on enfonce un tampon de bois. La vis s'enfonce dans le bois et l'ensemble tient tant que cela plaît au tampon. Voici une autre manière de procéder beaucoup plus pratique.

Après avoir creusé le mur, on



Un trolley postal à la campagne.

enroule autour de la vis, dans le pas et ensuite au-dessus, dans tous les sens, un fil de fer fin jusqu'à ce que l'on obtienne une masse irrégulière. Cela forme une sorte de bobine qui n'a rien d'élégant, mais qui constituera un véritable écrou pour la vis à bois.

On met la bobine en place dans le trou et on remplit de ciment. Quand le ciment est bien pris, on dévisse, on bourre de suif l'écrou et on remet la vis en place. L'ensemble est d'une très grande solidité et la vis peut être déplacée aussi souvent qu'on le désire sans crainte d'abîmer l'écrou. Quant au ciment, il forme corps avec le mur et on ne peut jamais le détériorer.

L'ÉCLAIRAGE DES CHAUSSEES PAR LE SOL

Dans toutes les villes importantes du monde entier, l'intensité de la circulation est parfois plus grande pendant la nuit que pendant le jour.

Quelque bien éclairées que soient les rues, les carrefours, toujours encombrés deviennent des endroits dangereux non seulement pour les piétons, mais aussi pour les voitures elles-mêmes. Les trottoirs et les refuges ne remplissent souvent qu'un rôle néfaste, car les conducteurs les abordent souvent sans les voir et y écrasent les roues de leurs autos. Les places publiques, peut-être même en raison de leur étendue sont encore plus dangereuses que les carrefours, les voitures les parcourant en tous sens et à des vitesses qu'il est généralement impossible de surveiller pendant la nuit. Les chauffeurs paraissent jouir d'une impunité absolue, ne ralentissent pas et les accidents se produisent.

Il paraît donc nécessaire de limiter pendant la nuit les zones dangereuses pour la circulation des piétons en traçant un chemin parfaitement limité aux voitures automobiles.

M. Otto H. Mohr, ingénieur

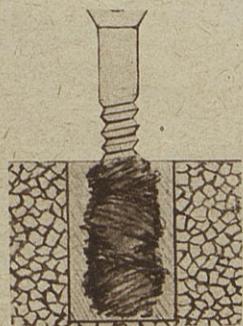
en chef de l'éclairage au bureau des mines des États-Unis, a imaginé un système d'éclairage sur le sol qui mérite un sérieux examen. Il propose de limiter l'espace réservé aux voitures automobiles, sur les places publiques, par l'établissement de lignes souterraines d'éclairage entourant les îlots de sécurité interdits à la circulation des voitures.

Une ligne protectrice comprend un certain nombre de lampes électriques enfermées dans une sorte de capuchon d'acier percé d'ouvertures par lesquelles passe la lumière. Le fond est pourvu d'une surface polie remplissant les fonctions de projecteur. Toutes les lampes sont montées en série sur le circuit d'alimentation, et on les allume à la tombée de la nuit.

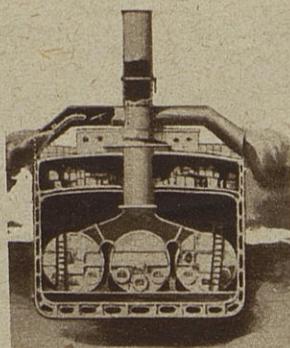
Ce système présente des inconvénients, parce que la boue et la poussière peuvent s'introduire dans l'appareil, dont le nettoyage serait assez difficile. Il serait beaucoup plus simple, croyons-nous, de constituer une simple poche cylindrique noyée dans un bloc de béton, pourvue d'un réflecteur à la base et surmontée d'un épais carreau de verre placé au niveau de la chaussée. Cette poche hermétiquement fermée serait soustraite à la poussière, à la boue, aux infiltrations d'eau et l'enlèvement du carreau de verre ne s'effectuerait que pour procéder au remplacement des lampes.

L'idée américaine est fort ingénieuse, mais le système de M. Mohr nous paraît trop peu pratique. Celle que nous lui substituons se recommande par sa très grande simplicité. L'éclairage des rues par le sol mérite d'être étudié très sérieusement : peut-être même est-il appelé à remplacer le système actuel.

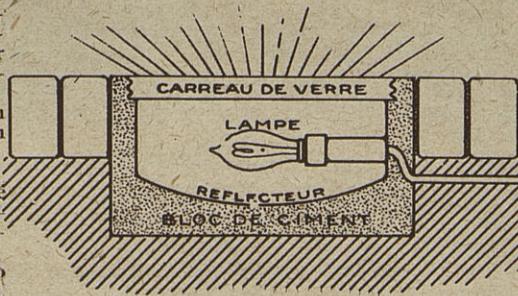
Cette petite débâche d'éclairage satisfait notamment les Parisiens, qui habitent pendant la guerre, la capitale des Ténébres!



La vis préparée.



La manière de rabattre la fumée sur la mer.



Installation souterraine d'une lampe électrique.

SOIGNEZ CONVENABLEMENT VOS PETITS POIS

Voici le printemps. Chacun songe à son potager : on fume, on bêche, on prépare les plates-bandes pour recevoir les graines, les semences d'où on tirera sous peu de délicieux plats. Les plus choyées de ces planches sont celles des petits pois, on surveille attentivement la pousse, et lorsque le moment est venu on pose les tuteurs qui sont le plus souvent de simples branches auxquelles viendront s'accrocher les ramifications de la plante.

Comme les fermières ont pris l'habitude de constituer des planches longues et larges de petits pois et de haricots, l'ensemble présente l'aspect d'une petite forêt qui devient chaque jour de plus en plus compacte et dans laquelle ni l'air ni la lumière ne pénètrent plus.

Pour obtenir une récolte abondante et savoureuse, il convient d'abandonner radicalement ce système. Il faut que la fermière ait eu soin de semer ses petits pois en une seule rangée ; au-dessus, elle a fait tendre quatre fils de fer doubles qui serviront de support aux ramifications. L'air circulera aisément à travers cette rangée unique et le soleil baignant les cosses rendra les fruits plus sucrés, plus savoureux.

Il faut donc éviter les planches massives en laissant entre chaque rangée un espace suffisant pour permettre l'aération. Il sera aussi plus facile d'arroser, de sorte que les plantes bénéficieront de toutes manières de la nouvelle disposition.

COMMENT LA FUMÉE DES NAVIRES EST REJETÉE SUR LA SURFACE DE LA MER

Le pont d'un cargo ordinaire s'élève à environ 10 mètres au-dessus du niveau de la mer et les mâts sont visibles depuis un sous-marin sur une distance de 18 kilomètres. Cependant les navires révèlent leur présence à une plus grande distance à cause de la fumée qui s'élève, par leurs cheminées, dans l'atmosphère.

Il y a trente ans, à peu près, Sir Alfred Yarrow, l'illustre architecte naval anglais, avait imaginé une méthode pour rejeter la fumée des navires sur la surface de la mer. La nécessité d'apporter une plus grande protection aux navires circulant dans la zone fréquentée par les sous-marins a fait revivre la méthode et des expériences lui ont permis une mise au point effective.

De la base des cheminées et s'élevant à 6 mètres à peu près au-dessus du pont, des conduites horizontales suivent les plats-bords de chaque côté du navire. La moitié extérieure de ces conduites est inclinée vers le bas d'environ 45 degrés. Normalement, ces conduites sont formées par des registres, qui ferment le passage à la fumée. Sur le côté de chaque conduite, juste au-dessus du coude, des tuyaux envoient de l'eau en pluie fine sous une forte pression.

Quand on désire envoyer la fumée sur la surface de la mer, le registre du tuyau dirigé sous le vent du navire est ouvert ; celui de la cheminée verticale est fermé et l'eau, en plein sous-pression, est envoyée dans le tube s'ouvrant à l'intérieur de la cheminée horizontale, l'eau froide pulvérisée rafraîchit les gaz qui, mélangés à la fumée descendent et se déposent sur l'eau.

La fumée, qui normalement trahit la présence du navire, cesse ainsi d'être aperçue au loin et devient un auxiliaire précieux en dissimulant le navire aux coups d'un adversaire rapproché.

Mlle Monna Delza, dont on attend une création sensationnelle. (Au centre) Mlle Dussane, de la Comédie-Française, qui vient de révéler une nouvelle face

de son talent dans le « mariage de Figaro ». Mlle Yvonne Vallée, très applaudie au théâtre de la Potinière (rôles de la Bohémienne et de la Basquaise).



GABY DESLYS ET SON FAVORI

Le *Good luck* de M^{lle} Gaby Deslys est un superbe (!) singe qui, sur les photographies, sert sans doute de repoussoir au minois de la divette aux sept millions. Il tient encore un autre emploi : c'est lui qui, dit-on, dissimula un collier de perles, un disque phonographique, dont la disparition fit grand bruit... dans les communiqués payés. De tels moyens d'une publicité bien américaine s'acclimatent dans nos mœurs. Peut-on dire que ce n'est pas ce que les États-Unis nous auront passé, à travers l'Atlantique, de plus précieux durant la guerre ?

(Clichés H. Manuel et Femina)

LE KAISER JUGÉ

PAR SES PAIRS



Guillaume II mis en accusation publique pour « offense suprême contre la morale internationale et l'autorité sacrée des traités », telle est l'émouvante revanche de la justice que vient de proclamer, dans une clause spéciale, le nouveau Traité de Versailles. Ainsi, l'Entente réclamera à la

Hollande l'extradition de l'ex-Kaiser, qui sera une fois encore Empereur d'Allemagne pour le règlement des comptes sans doute devant ses pairs. Il affrontera donc, pis qu'en vaincu : en responsable, tous les souverains des États dont il a consommé la ruine. La décision, on peut la

prévoir : c'est la mort pour celui qui a fait périr des millions d'hommes... L'opinion publique trouvera ce châtement trop doux. Elle aimerait à le voir livré en pâture aux mères, aux veuves de tous ceux — ils sont quinze millions... — dont le sang crie vengeance ! C'est ainsi que dans la

saissante composition du peintre Cabannes (exposée au Salon et qui figure en haut de la page) les martyrs, les crucifiés hurlent contre la sinistre trinité qui déclancha la guerre... Le plus vieux a disparu... Mais le père et le fils sanglants demeurent encore debout. A eux la honte et le châtement !

(Composition de Simont Antonio.)

Les Conquérants d'Idoles ⁽¹⁾

Roman inédit
par Charles DERENNES

Illustré
par Charles GENTY

Il y avait enfin un moyen de nous tirer d'affaire plus simple, pas tout à fait aussi radical, mais qui nous paraissait encore plus déshonorant, à Georges comme à moi.

— Si tu allais trouver le consul? balbutiai-je en baissant la tête...

Et Georges, en désespoir de cause, alla trouver le consul de France à Santiago.

Il tomba sur un ancien camarade à lui, Palois d'origine, qui le reçut à bras ouverts, lui avança de quoi nous nipper déceimment, et qui nous invita même à sa table...

Un brave homme, ce consul!

— Voyons, qu'il nous dit, vous n'avez pas envie, à ce que je comprends, de revenir tout de suite en France? Nous répondîmes, avec un ensemble touchant:

— Pas encore... ça, non!

— Bien, qu'il reprit, le consul, je vais tâcher de vous dénicher une bonne gâche... Et j'aurais dès aujourd'hui votre affaire que ça ne m'épaterait pas.

Les choses ne traînèrent guère, en effet... Huit jours plus tard, nous étions nommés, Georges chef et moi sous-chef d'un bureau chilien de réclamations indigènes.

A l'époque, ce n'était pas un aussi colossal passe-droit que vous pourriez le supposer. Les rapports avec les Indiens des provinces lointaines étaient encore assez délicats, et, comme les Chiliens authentiques se souciaient assez peu d'y mettre le nez, le gouvernement préférait y employer des étrangers, des pèlerins du monde, des types dans notre genre qui, lorsque la patience des bons Peaux-Rouges se transformait en rancune, pouvaient facilement aller sous d'autres cieus se mettre à l'abri de représailles assez souvent soignées...

On nous avertit avec beaucoup de loyauté de tout cela; mais on nous assura également qu'à moins de commettre gaffes sur gaffes, nous en aurions bien pour deux bonnes années de tranquillité; les nouvelles figures, en effet, inspiraient toujours confiance aux indigènes, persuadés qu'ils étaient que les seigneurs blancs avaient enfin remplacé des fonctionnaires insoucieux et incapables par d'autres qui se montreraient, eux, pleins de bonne volonté, de conscience et d'intelligence... Deux années! Nous n'en demandions pas autant.

Nous étions bien logés, — toujours aux frais de la princesse, — suffisamment payés, et notre besogne était vraiment intéressante. Elle consistait à faire semblant d'écouter les jérémiades des chefs indiens qui venaient de temps en temps protester contre leurs pairs, leurs voisins ou contre les empiètements de certains blancs sans scrupules sur les territoires que les seigneurs blancs eux-mêmes leur avaient reconnus. Je dis «faire semblant d'écouter», car nous avions reçu d'en haut l'ordre formel de ne jamais transmettre ces plaintes aux autorités compétentes; ordre d'autant plus facile à exécuter que les autorités compétentes n'existaient pas; mais, en revanche, on nous engageait — ceci dans notre intérêt même, pour que la ficelle ne cassât pas trop tôt — à être prodigues de bonnes paroles et de mirifiques promesses.

Ainsi, une dizaine de fois par mois environ, nous voyions arriver quelque chef peau-rouge haut emplumé, drapé dans son manteau de cérémonie, beau comme un dieu ou laid comme un singe, selon sa tribu et sa race, qui, après quantité de salamalecs et l'offre de quelques menus cadeaux, développait à grand renfort de grimaces et d'exclamations rauques, en son charabia, le récit des dommages contre toute justice subis par lui.

Cependant, notre interprète, tout en approuvant le plaignant de la voix et du geste,

(1) La première partie de ce roman a paru dans le numéro 302.



L'APÉRITIF

grillait des cigarettes et conversait avec nous de la pluie et du beau temps. Et Georges qui, étant joli garçon, avait beaucoup de succès auprès des Chiliennes, employait ces minutes-là à griffonner quelque billet doux, à rappeler par écrit l'heure d'une galante rencontre promise sous les arbres du Grand Jardin ou les arcades de la place Santa-Maria...

Quand la cérémonie lui paraissait avoir assez duré, il montrait d'un air entendu au chef indien le billet doux qu'il venait d'écrire; un petit garçon de bureau, espiègle et rusé comme un babouin, l'emportait sur-le-champ à destination; alors l'interprète, non sans avoir fait admirer au plaignant la hâte que le seigneur blanc apportait à régler l'affaire, n'avait plus qu'à prier ce client de regagner sa montagne, pour annoncer bien vite la bonne nouvelle aux siens.

Là-dessus, le bonhomme se retirait, non sans se confondre en remerciements, en génuflexions, en courbettes, et il proclamait en général que



GEORGES HIRIBURRE

nous étions plus glorieux que le soleil levant et plus avisés que la prune du condor.

Nous en étions quittes pour le revoir quelques semaines après, un peu surpris du retard, mais toujours éperdu de gratitude, nourri du bon pain de la confiance... et aussi pour le revoir plusieurs fois par la suite... Nous savions bien qu'un jour viendrait où le pain de la confiance commencerait à lui paraître amer et que la situation deviendrait petit à petit assez malsainé pour nous; mais nous avions deux ans devant nous, n'est-ce pas?...



Nous attendîmes bien près de vingt mois; mais nous avions su manœuvrer assez habilement pour que nos clients n'eussent pas encore trouvé amer le pain de la confiance.

Un jour, je remarquai que Georges, au lieu d'écouter distraitement les clients en question, semblait prendre à tâche de les faire bavarder. La première fois où, assez intrigué, il m'advint de lui poser quelques questions là-dessus, il posa énigmatiquement un doigt sur sa bouche et se contenta de sourire... Quelques jours plus tard, comme je lui demandais à nouveau des explications, il me répondit que j'y voyais clair, qu'il mûrissait effectivement un projet grandiose et qu'il devait certainement y avoir quelque chose à tenter de ce côté-là...

— De quel côté? lui demandai-je.

— Peu t'importe pour le moment. Non que je me méfie du seul ami que j'aie au monde... Seulement, à quoi bon te remplir d'illusions trop belles si jamais ça ne réussissait pas?

— Je pourrais t'aider, te conseiller?

— Ça ne presse pas; c'est à moi de te conseiller jusqu'à nouvel ordre et à toi de suivre nos conseils... Tiens, commence donc par apprendre la langue de nos clients... Tu en baragouines déjà quelques mots, mais ce n'est pas tout à fait suffisant... Travaille ça!... Tout ce que je puis te dire, c'est que nous tenons la fortune si tout se passe comme j'ose l'espérer...

Je m'aperçus dès le lendemain qu'il était lui-même capable de soutenir sans peine, avec les chefs qui nous rendaient visite, d'importantes conversations.

Deux mois encore.

Un matin où nous prenions tranquillement notre apéritif dans un café huppé, sous les Arcades, je me mis à plaisanter avec Georges à propos de ses succès auprès des belles dames. A cette heure, vêtues de la mante nationale, elles allaient, comme à l'ordinaire, de boutique en boutique, bavardant avec animation entre elles, et rivalisant pour amonceler sur les charriots traînés par leurs servantes les achats de chapeaux, de rubans, de mantilles, d'écharpes qui les feraient plus belles le soir.

— Gentilles et aimables, répondit à mes taquineries Georges, non sans une nuance de regret... Des cervelles de perruches, mais... mais, c'était aussi plaisant à caresser que de jolies chattes, ces petites bêtes-là! Laisse-moi me rincer l'œil une fois encore, mon vieux camarade...

— As-tu envie de te faire moine, toi qui me parles d'elles comme si tu leur disais adieu pour toujours?

— Je vais... ou plutôt nous allons, en effet, leur dire adieu pour toujours, répondit mélancoliquement Georges.

J'avais compris: l'instant lui semblait venu de tenter la grande aventure dont il m'avait vaguement parlé...

— Que nous réussissions ou non, continuait-il, il n'y aura pas lieu... ensuite... de nous attarder trop longtemps dans ces parages... Oui... Encore une semaine, et nous nous met-

trons en route pour le pays des Agzcéaziguls...

— Des Agz... ?
— ...cé-a-zi-guls. Ouvre tes oreilles et retiens bien ce nom... Si quelques-uns de nos chefs sauvages le prononcent ces jours-ci en ta présence, tâche de ne pas perdre un mot de leurs discours... Il y aura peut-être — sait-on jamais ? — un bon renseignement à glaner encore...

Après quoi, il me donna toutes les explications que j'attendais de lui, avec une impatience bien légitime.

Les Agzcéaziguls étaient une vieille tribu indigène dont les territoires s'étendaient sur des contrées montagneuses, désertiques — et considérées comme à peu près inaccessibles — très loin, vers le nord, aux confins de la Bolivie. Ils passaient pour descendre des anciens Incas et, par conséquent, du Soleil lui-même en aussi droite ligne que possible ; ils possédaient des traditions illustres et des trésors fabuleux ; les missionnaires n'avaient jamais osé se risquer jusqu'à leurs tentes, ou bien n'étaient pas parvenus à les atteindre, en sorte qu'ils servaient encore leurs Dieux, des Dieux mystérieux et probablement sanguinaires, dans des temples souterrains éblouissants d'or et de pierreries.

Mais, contraints par l'ingrate nature du pays où ils étaient confinés à vivre à peu près uniquement de la chair de leurs troupeaux parqués dans des pâturages reculés des Andes, ils crevaient littéralement de faim au milieu de leurs richesses depuis que des maladies impossibles à conjurer s'étaient abattues sur leurs buffles et sur leurs moutons.

Bien entendu, ils tenaient les seigneurs blancs pour responsables de leurs malheurs, et, s'ils exagéraient un peu en prétendant que les conquérants leur avaient lancé de mauvais sorts, ils n'avaient pas tort en ce sens que c'étaient bien les progrès

de la civilisation qui les avaient relégués depuis longtemps déjà dans leurs montagnes perdues. Mais, d'après une légende qui faisait autorité chez eux, d'autres seigneurs blancs, un beau jour, répareraient l'injustice de leurs ancêtres et deux d'entre eux, dont un vieillard superbe et plein de sagesse, viendraient en sauveurs jusqu'à la terre des Agzcéaziguls.

Les buffles et les moutons malades seraient guéris, le cheptel s'accroîtrait de manière miraculeuse, des sources jailliraient dans le désert, les moissons pousseraient parmi les pierres... Bref, ce serait de nouveau l'âge d'or et la fin des épreuves pour les Enfants du Soleil.

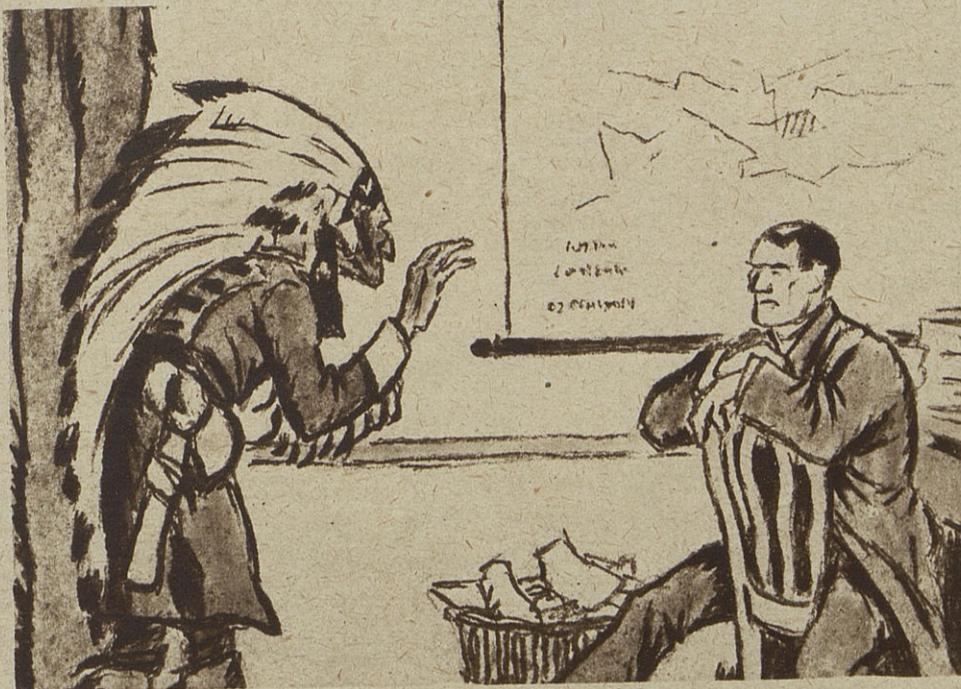
Tout cela Georges Hiriburte l'avait appris peu à peu, bribe par bribe, patiemment, en se gardant de questions trop directes, en évitant de paraître trop intéressé, afin de ne pas éveiller la méfiance des chefs indiens qui nous rendaient visite. Et vous n'avez pas besoin d'être grand clerc mon honoré monsieur, pour entrevoir dès à présent les projets que ces révélations avaient fait germer dans la tête de Georges...

C'était tout simple ! Voici : nous irions trouver les Agzcéaziguls jusque dans leurs domaines, si peu commode que fût réputé le voyage ; nous leur annoncerions que nous étions les libérateurs attendus, et, après avoir joué notre comédie avec toute l'habileté et l'audace désirables, il ne nous resterait qu'à décamper en vitesse, sans crier gare, poches et besaces garnies d'une quantité d'or et de pierres précieuses suffisante pour nous permettre de vivre par la suite comme des princes, sur les bords de la Nive, ou même ailleurs, si bon nous semblait.

Ne vous indignez pas, mon honoré monsieur, en France ou dans n'importe quelle nation rangée et policée, un acte de ce genre ne mériterait, je vous l'accorde, que d'être qualifié de

vol, même de vol avec préméditation... Mais, dans ce pays encore tout neuf au temps dont je vous parle, c'était simplement l'Aventure et — surtout quand les blancs ne s'en prenaient en somme qu'à des rouges, — l'Aventure dans toute sa beauté, avec ses risques incalculables, mais aussi avec la fortune au bout, l'approbation de tous et la jubilation personnelle quand on avait suffisamment su y faire pour la préparer en sage et la conduire en homme qui n'a pas froid aux yeux !

Le 10 novembre 1858, c'est-à-dire au printemps et par le plus beau des printemps, nos préparatifs matériels et autres se trouvèrent terminés. Sur une grande carte, Georges avait indiqué, après beaucoup de réflexions et avec non moins de minutie, le tracé au crayon rouge de la route que nous aurions à suivre. Nos ballots de provisions



NOUS VOYONS ARRIVER QUELQUES CHEFS PEaux-ROUGES

et de vêtements étaient bouclés, nos outres à eau et nos armes prêtes à être accrochées au dos de nos mules ou au nôtre... Les mules, on nous les avait amenées la veille pour nous les faire essayer ; de fameuses montures, vous pouvez m'en croire ! Le marchand devait repasser un peu plus tard, quelque chose comme le surlendemain, si je ne me trompe, pour reprendre ses bêtes si elles ne nous plaisaient pas, pour en toucher le prix dans le cas contraire... Mais ce fut là un détail qui ne nous revint à l'esprit que le lendemain soir, alors que nous étions en route depuis la



LA FAIM... ELLE EST LAIDE COMME LA MORT...

pointe d'aube... Et nous éclatâmes de rire de bon cœur ; ça n'avait pas la moindre importance ! Si nous revenions, — et nous y comptions bien, — il y avait des chances pour qu'il nous fût facile de nous acquitter envers le vendeur, intérêt et principal.

A présent, je vais vous faire rire... Le plus délicat et le plus malin, c'était encore de préparer, sans qu'il y manquât rien et aussi sans qu'il y eût rien de trop, l'accoutrement que je devais revêtir quand nous ne serions plus trop éloignés du pays des sauvages. Pour ne pas faire mentir la légende, il fallait bien que l'un de nous deux prit l'aspect du rédempteur en chef, du vieillard superbe et plein de sagesse, vous savez ?... Ce rôle, Georges me l'avait confié, estimant avec beaucoup de bon sens que les envoyés des Dieux n'ont pas beaucoup de paroles à dire, que leur aspect doit suffire à en imposer ; de la sorte, je pourrais lui laisser tenir le crachoir, à lui qui connaissait parfaitement la langue des indigènes.

Mais, de mon côté et dans ma partie, j'avais bien fait les choses. Je m'étais muni de divers ustensiles de maquillage, d'une opulente perruque blanche, d'une grande barbe postiche qui descendait, une fois ajustée, jusqu'au niveau de mon nombril. J'emportais aussi un chapelet, don de ma pauvre grand-mère à mon départ d'Ustarritz, — un gros chapelet long d'un mètre, aux grains en noyaux d'olives du Carmel et dont j'avais remplacé la croix par une boussole ; de la sorte, la bonté de Dieu et la science des hommes se trouvaient réunies en une sorte de talisman rare, pour nous protéger et nous aider... Et puis cela ferait très bien et compléterait admirablement mon costume, quand je m'en entourerais le cou, avant de me présenter aux Agzcéaziguls...

Mon costume ? Il faut vous dire qu'il était à la hauteur... Je l'avais trouvé chez un fripier et je le lui avais payé sans hésitation odieusement cher, sûr de n'en pas trouver d'autre qui émerveillerait davantage nos bons Peaux-Rouges : une robe de soie pourpre parsemée d'étoiles dorées qui avait dû servir jadis à un charlatan de carrefour... D'ailleurs, je dois reconnaître que, si le fripier me fit payer dix fois plus qu'il ne comptait le vendre ce vêtement de gala, il me donna par dessus le marché un chapeau pointu assorti.

Donc nous partîmes à la pointe d'aube sans tambours ni trompette, avec toute la discrétion désirable ; mais non point sans avoir honnêtement laissé la clef sur la porte et envoyé au gouvernement une démission pleine de dignité.

Nous suivîmes les routes, puis les pistes les plus proches de la mer sur une cinquantaine de lieues chiliennes, et nous atteignîmes ainsi Huasco, où Georges décida de prendre du repos et quelque bon temps durant deux jours et trois nuits... Après quoi, nous obliquâmes vers le nord-est et la montagne, cheminant par petites étapes, afin de ménager autant que possible nos montures.

Sur les basses pentes des Andes, c'était la fête merveilleuse du printemps ; par myriades s'épanouissaient le long de nos sentiers scabreux de minuscules jonquilles et de grands iris bleus ou fauves. Parfois un condor accomplissait quelques évolutions à une distance assez peu canonique de nos têtes, et c'était un plaisir pour nous — les munitions existant en abondance dans nos besaces — de lui apprendre, grâce à un pruneau bien envoyé, qu'il avait à faire à des êtres de conquête et de proie d'une envergure pour le moins équivalente à la sienne.

(A suivre.) CHARLES DERENNES

Les Échos de J'ai Vu...

LES FRANÇAISES JUGÉES PAR UNE AMÉRICAINE

Une « nurse » de la marine américaine, qui a passé un an et demi en France, donne dans l'*Evening Sun*, de New-York, son opinion sur la femme française qu'elle estime « délicate », tout en avouant qu'elle ressent certains sentiments de jalousie à son égard, car les Françaises s'entendent, dit-elle, à captiver les hommes. Il serait même désirable, à son avis, qu'on présentât au président Wilson une pétition demandant le retour immédiat des troupes américaines aux États-Unis, pétition qui serait présentée « au nom des débutantes américaines ». La nurse constate le nombre croissant de mariages franco-américains; elle prétend même qu'il y en aurait eu 100 000 (ce qui est une grosse exagération). « Cependant, ajoute-t-elle, je ne blâme pas nos boys. Car ces jeunes filles, réellement, sont presque irrésistibles et, dès leur naissance, elles s'entendent mieux dans l'art du flirt qu'une Américaine moyenne après son quatrième divorce. Elles savent s'habiller aussi et faire ressortir leurs moindres charmes, aussi bien que les plus importants. Et elles savent mieux parler à nos soldats avec leurs yeux, leurs mains et leurs épaules que nous autres Américaines ne savons leur parler, nous qui sommes pourtant comme eux des États-Unis. Elles parlent un langage universel, — le langage d'attraction — et elles réussissent toujours à se faire comprendre. »

LES MILLIARDS

On promet d'exiger de l'ennemi 125 milliards. Notre ministre des finances a dernièrement demandé à la Banque de France une avance nouvelle de quatre milliards. Le budget de demain dépassera sans doute 18 à 20 milliards... On ne parle que de milliards!

S'imaginer-t-on ce que représenterait un seul milliard en argent? Il pèserait cinq millions de kilogrammes. Si l'on fondait cette masse énorme de métal et qu'on s'en servit pour former des barres d'un pouce carré, la longueur totale de ces barres serait de 655 000 mètres. On pourrait avec, entourer Paris d'une grille de 3,30 de hauteur et il resterait encore un certain nombre de barres inutilisées.

Un milliard, constitué en pièces d'un franc mises bout à bout, couvrirait une longueur de 23 millions de mètres.

Enfin, si le jour de la naissance de Jésus-Christ, on avait enfermé ce milliard en pièces d'un franc dans une machine capable d'en projeter au dehors une par minute, la dernière pièce serait seulement sortie sur la fin de l'année dernière.

UN DEJEUNER AVEC FOCH

Les anecdotes sur Foch sont assez rares, car le maréchal n'aime guère faire parler de lui. Cependant, on arrive, petit à petit, à en apprendre quelques-unes. Dans l'*Evening Telegram*, de New-York, une jeune Américaine raconte comment, en novembre 1914, elle fut invitée à déjeuner par le général Foch qui commandait alors les armées du Nord. Elle soignait les blessés français et elle eut l'occasion de rendre visite au général, à Saint-Pol. Les obus tombaient dans le voisinage, mais n'atteignaient pas la ville. « Le général, avec une hospitalité vraiment française, m'invita à déjeuner. Cete invitation me stupéfia, car je ne voyais pas qu'il y eût autour de nous le moindre endroit où nous pussions prendre un repas. Je le suivis cependant dans une cave où



AU MATCH DE RUGBY FRANCE-NOUVELLE-ZÉLANDE. — L'ÉQUIPE FRANÇAISE FUT BATTUE PAR 16 POINTS CONTRE 10, APRÈS UNE BELLE DÉFENSE.

l'accompagnèrent deux officiers de son état-major : « Déjeunez donc avec nous », dit-il, et mettant la main dans sa poche droite, il en sortit... un poulet. « Voici votre déjeuner », me dit-il, et, coupant une cuisse il me la tendit. « Mais il vous faut du pain », ajouta-t-il; voyez comme il était plein d'égards, même dans ces circonstances. « Du pain pour Madame », dit-il à un des officiers et, phénomène magique, l'officier plougeant la main dans son manteau, en tira un pain long. « Et du vin! » Ce fut alors le tour de l'autre officier. Sur une étagère voisine, il prit une bouteille de vin. On en brisa le goulot sans cérémonie, à la militaire. Et voilà comment nous déjeunâmes et très bien, ma foi!

tesse. Ils craignent justement le chauffeur installé dans un cabaret voisin et à qui le bruit du moteur donnerait l'éveil.

Les voleurs d'autos d'aujourd'hui se servent, pour éviter ce dernier désagrément, d'une camionnette. Un câble bien serré par derrière leur sert à attacher l'auto de leur rêve en silence. Un coup de sifflet prévient le chauffeur que l'accrochage est terminé et qu'il peut filer. Ce qui n'est pas long à faire.

Cette bande d'ailleurs ne conserve pas les voitures volées. Elles se contentent d'en arracher les fournitures qui peuvent servir: pneus, lanternes, glaces, magnétos.

Automobilistes, prenez garde!

LES REINES DE L'ACADÉMIE

Une des dernières visites de la reine de Roumanie à Paris a été pour le marquis et la marquise Robert de Flers. Au cours de la guerre, le lieutenant Robert de Flers avait été chargé de mission à Bucarest. La souveraine si francophile avait pu alors apprécier l'esprit français, chez un de ses représentants que le succès a le mieux favorisé. En passant par Paris, elle s'en est souvenue.

Jadis, Marguerite d'Écosse baisa le front du poète Alain Chartier, qui était, paraît-il, fort laid, pendant son sommeil. Les reines d'aujourd'hui, plus modernes, vont prendre le thé chez les auteurs dramatiques du Boulevard.

Le monde tourne, mais les intentions sont les mêmes.

La reine de Roumanie qui est académicienne — elle fait partie de l'Institut de France — est d'ailleurs très au courant de notre mouvement artistique et littéraire.

Ce n'est pas elle, assurément, qui se serait rendue coupable de la petite erreur — n'employons pas de mot trop dur — que committ jadis la reine Wilhelmine des Pays-Bas.

Ce fut quand elle vint à Paris, pas très longtemps avant la guerre. Le ministre des Affaires étrangères d'alors était M. Raymond Poincaré. Au dîner qu'il offrit à la souveraine en son honneur, il avait invité beaucoup de ses collègues de l'Académie française « en uniforme. »

L'historien de Julie de Lespinasse, feu le marquis de Ségur, fut favorisé d'une présentation. Et la reine de lui dire:

— Ah! vraiment vous êtes de l'Académie française. Est-ce que les académiciens, monsieur, écrivent aussi?

Le marquis de Ségur, très gêné, s'inclina, ne sut que répondre. Et l'on passa à l'invité suivant, en grande hâte, comme on peut bien l'imaginer.

AUX BARAQUES VILGRAIN

Devant le succès obtenu par les baraques Vilgrain, on peut s'étonner que le ministre du Ravitaillement n'ait pas eu, plus tôt, l'idée de les organiser. Toutes les denrées mises à la disposition du public par l'Intendance ont baissé de prix chez tous les épiciers et marchands de combustibles. Les premiers jours, ceux-ci ont bien essayé de décrier les marchandises mises à la disposition du public dans les baraques en question: les lentilles étaient véreuses, les haricots ne voulaient pas cuire, la charcuterie était avariée. Mais les ménagères ne se sont pas laissées prendre à des opinions intéressées, elles ont fait des essais loyaux et se sont rendu compte que les marchandises étaient excellentes.

Maintenant que le bienfait des baraques Vilgrain est démontré, il serait utile d'en augmenter le nombre et de pourvoir la province de ces centres d'approvisionnement qui contraignent les fournisseurs à renoncer à des bénéfices déraisonnables. Les municipalités se doivent de réclamer au Ravitaillement des denrées qu'elles mettraient à la disposition de leurs ressortissants à des prix avantageux. Avec les coopératives de consommation qui alimentent un grand nombre d'organisations syndicales, la vie chère sera conjurée rapidement.

Mais la multiplication des baraques ne suffit pas; il faut encore qu'elles mettent à la disposition du public les produits que des intermédiaires sans scrupule maintiennent à un taux excessif. Que les baraques vendent le fameux beurre d'Argentine, qu'on nous promet, et le lendemain les crémiers pourront en offrir à des prix abordables; ainsi pour la viande frigorifiée, les pommes de terre et demain, les fruits, en un an, tout pourra revenir à des taux raisonnables si le gouvernement fait preuve d'un peu d'initiative et d'autorité.

J. V.

*Vous l'avez eu, votre Rhin allemand
 Ça tenu dans votre verre
 Un couplet qu'on s'en va chantant
 Efface à la fois le Rhin et le Rhin
 Du pied de vos chevrons, moquez-vous de son Rhin*

*Vous l'avez eu, votre Rhin allemand
 Son sein portait une plaie ouverte
 Du jour où l'on l'a vu triomphant
 De Sécher sa robe verte
 De le voir à l'abri, passer bien l'infant.*

*Vous l'avez eu
 qui parlèrent vos vertes Germanies
 Grand notre. Ça n'est tout qu'un plan
 De son ombre courrait, non plané?
 Si donc est-il tombé, ce dernier effacement.*

Alfred de Musset

AUTOGRAPHE DES PREMIÈRES STROPHES DU « RHIN ALLEMAND » DE MUSSET

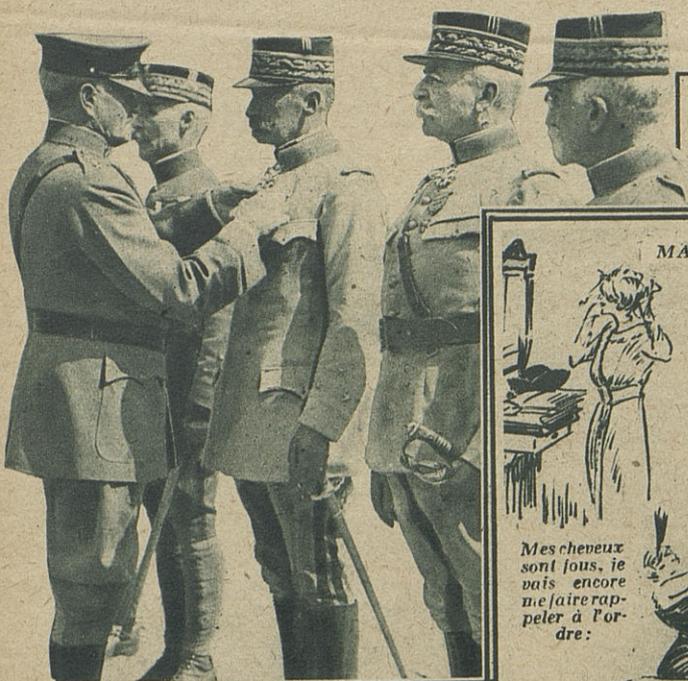
Cet admirable poème, improvisé par Alfred de Musset, le 2^e juin 1841, après la lecture de la chanson de Becker, doit aux événements actuels, à la Victoire qui s'affirme, une éloquence nouvelle. (Coll. de M. Octave Haubout.)



A LA DERNIÈRE AUDIENCE DU PROCÈS HUMBERT-LENOIR-DESOUCHES

M. de Moro-Giafferi fait un suprême effort pour Humbert qui devait être acquitté à la minorité de faveur. On voit que Lenoir fut condamné à mort; Desouches à 5 ans de prison; Ladoux acquitté.

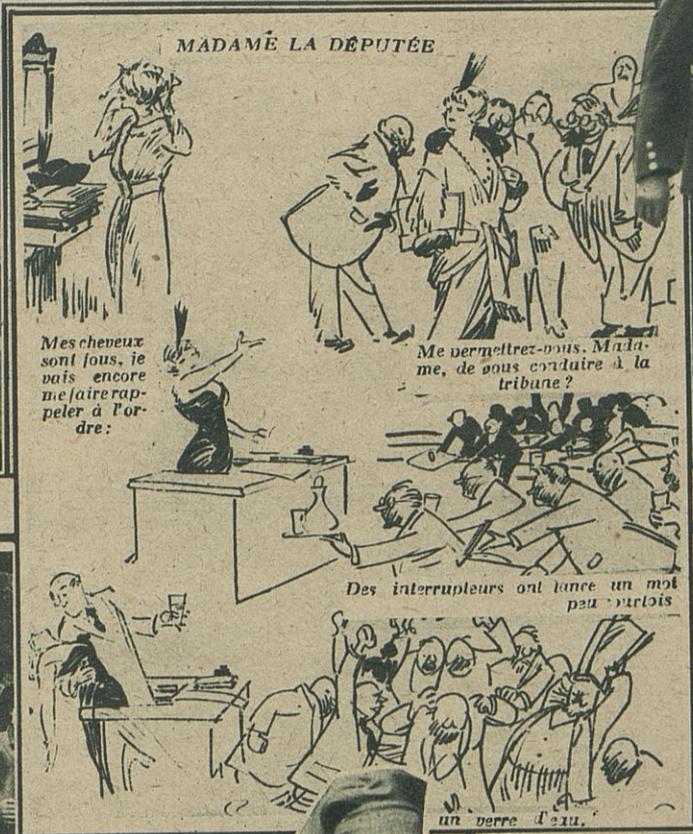
**FAITS
ET GESTES**



Le général Pershing décore des généraux français qui se sont particulièrement distingués sur le front américain.



Les manifestations du 1^{er} mai en Espagne. — Des ouvriers sérieusement malmenés.



Alavoine classé 3^e au circuit des champs de bataille.



MM. Chassaigne-Goyon et Aurtand donnent les premiers coups de pioche aux fortifs.



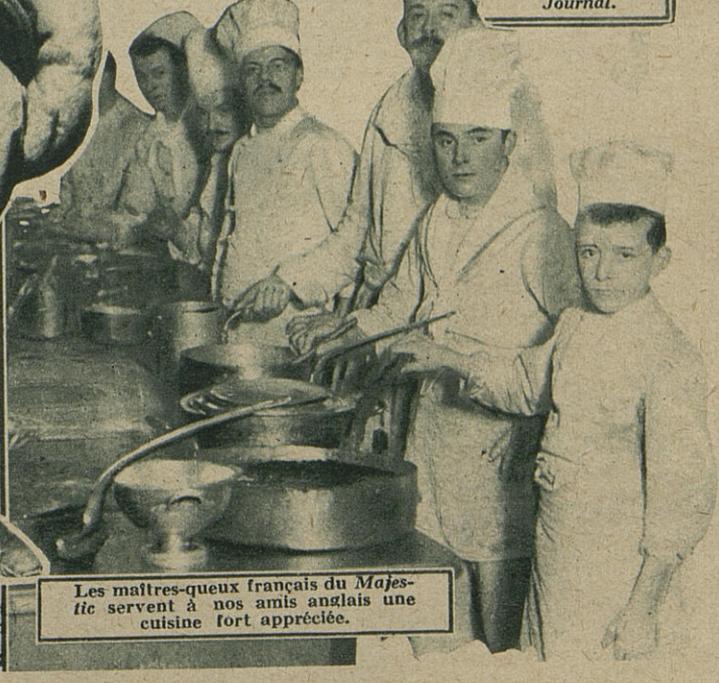
A la foire de Paris. — M. Poincaré inaugure les stands des exposants.



Duroc, second de la course du Petit Journal.



Des milliers d'Italiens manifestent à Rome en l'honneur d'Orlando et de Fiume latine.



Les maîtres-queux français du Majestic servent à nos amis anglais une cuisine fort appréciée.

Miss Borden descend en parachute d'un avion en flammes.

A PRÈS avoir fait l'admiration des visiteurs de nos deux dernières expositions, la tour Eiffel faillit, dès les premières années de ce siècle, être victime du vandalisme. Sa mort était décrétée uniquement parce qu'on la trouvait laide, sans aucune considération pour les services rendus. On ne songeait pas un seul instant que pour les étrangers Paris sans sa tour n'était plus Paris, ni surtout qu'elle pouvait être encore utile.

Les amateurs du beau allaient l'emporter contre la petite et timide phalange de ceux qui voulaient conserver le monument à Paris; lorsque quelqu'un songea, vers 1902 ou 1903, qu'une construction si élevée conviendrait tout à fait à la télégraphie sans fil pour supporter une puissante antenne. On n'était pas encore bien certain, à l'époque, que la masse métallique ne générait pas les communications en absorbant les ondes, qu'elle ne serait pas plus nuisible qu'utile. Des expériences s'imposaient, elles furent effectuées par le génie militaire français entre Paris et Belfort, les antennes étant supportées entre deux stations mobiles par des ballons. Les résultats de ces expériences ne laissèrent aucun doute: la masse de métal n'interceptait nullement les ondes; on pouvait donc lui confier une antenne.

Grâce aux démarches du capitaine Ferrié, aujourd'hui général, aidé de M. Eiffel lui-même, la tour, grâce à la T. S. F., fut sauvée de la destruction et on décida l'installation à ses pieds, d'un poste de télégraphie sans fil.

LES DÉBUTS D'UN POSTE DE T. S. F.

Il eut des débuts bien modestes, ce poste! Dans une ou deux baraques en planches élevées en bordure de l'avenue de Suffren, on avait installé quelques appareils servis par un unique fil d'antenne soutenu par la tour. C'était là le premier poste français, établi avec tant de peine, combattu âprement par un si grand nombre de puissants seigneurs que l'on se demande encore à l'heure actuelle comment les pionniers de la T. S. F. en France parvinrent à leurs fins! Ils vécurent là entre leurs planches, des heures inoubliables, pleines d'espoirs et d'amertumes, eux qui avaient confiance en une découverte qui devait bouleverser la télégraphie mondiale, eux qui assistaient aux efforts de tous les savants du monde entier, en particulier de l'Allemagne, pour accaparer les ondes à leur profit et s'en servir au moment voulu, contre nous.

Ils ont lutté pendant des années entières sans s'attirer la moindre bienveillance. Possesseurs de la tour qui leur permettait l'établissement d'un poste mondial, unique à la fois par la hauteur de son support d'antenne et par sa situation géographique, ils voyaient s'élever de puissantes stations sur les deux rives de l'Atlantique; ils assistaient au développement formidable de la T. S. F. en Allemagne, encouragée au maximum par son gouvernement, par son Kaiser même, à la naissance des stations de Nauen, de Norddeich qui allaient devenir sous peu les plus puissantes du monde.

Plusieurs années s'écoulèrent ainsi. Les retentissants progrès de la T. S. F. à l'étranger vinrent alors désagréablement impressionner ceux qui chez nous s'étaient obstinément enfermés dans leur tour d'ivoire. Certains n'eurent-ils pas l'audace de reprocher à notre service militaire de ne pas être à la hauteur de nos voisins?

Quelques crédits mis à la disposition de la télégraphie sans fil militaire permirent alors de créer un poste souterrain: quatre fils d'antenne, puis six, descendirent de la troisième plateforme de la tour en s'épanouissant au-dessus du Champ de Mars, pour des-

LA TOUR EIFFEL "A BIEN MÉRITÉ DE LA PATRIE"



prendre, en un fil unique, à la station encore bien faible avec ses appareils d'émission. Depuis cette époque, qui se place à quatre ou cinq années avant la guerre, la station avait pris de l'importance; on avait agrandi les locaux, on s'était procuré de puissants générateurs d'ondes et lorsque la conférence internationale de T. S. F. réunie pour la première fois à Paris au mois d'octobre 1912 eut décidé l'envoi quotidien de l'heure au monde entier, la station de la Tour Eiffel fut officiellement chargée de cet envoi.

LA TOUR S'ATTIRE LA HAINE DES ALLEMANDS

La guerre est venue. Nous dirons plus tard ce que le poste souterrain du Champ de Mars a fait; nous le montrerons aux prises avec les stations allemandes pour saisir les communications qu'elles envoyaient à l'Amérique neutre. L'histoire en sera impressionnante et la valeur des sanfilistes français, officiers et sapeurs, nous sera révélée dans toute sa puissance. Aujourd'hui le silence s'impose encore.

Nous ne pensons pas commettre d'indiscrétion en ajoutant que la Tour Eiffel s'est enrichie, pendant la guerre, de deux nouveaux fils d'antenne attachés à la troisième plateforme du côté opposé à l'antenne normale. Ces deux fils sont retenus par des haubans dont l'attache est visible sur la place du Trocadéro. Ils s'étendent au-dessus de la Seine et des jardins du palais du Trocadéro

et sont utilisés par une station de secours installée à l'intérieur même du monument.

Ajoutons que le poste du Champ de Mars avait été fortement protégé contre les bombes et les obus par une sérieuse épaisseur de poutres et de sacs de terre qui le mettaient tout à fait à l'abri.

Les Allemands lui avaient voué une haine qui ne s'est pas émoussée un seul instant. On sait que les zeppelins, les taubes et les gothas ont exercé en vain leur puissance destructive sur le colosse d'acier. Pas une seule fois il n'a été touché. Seule une bombe de 300 kilogrammes parvint à l'effleurer de ses débris. Ce fut le 27 juin 1918. Elle tomba à 25 mètres du pilier Est, dans le jardin, et occasionna des dégâts assez importants au restaurant du premier étage dont les vitres furent brisées. La violence de l'explosion fut telle que le troisième étage lui-même eut à en souffrir.

Les obus de Bertha ne l'ont pas atteinte, mais elle fut encadrée par cinq projectiles: un tomba tout près de la station souterraine de T. S. F.; un autre sur le pont de la voie ferrée du Champ de Mars; un troisième sur l'île des Cygnes; un quatrième à la caserne Duplex; un cinquième près de la Grande-Roue.

L'OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE ET LA D. C. A.

L'observatoire météorologique a rendu les plus grands services pendant toute la durée de la guerre, particulièrement à l'aviation française qui a puisé là des indications précieuses au moment de préparer des raids d'avions.

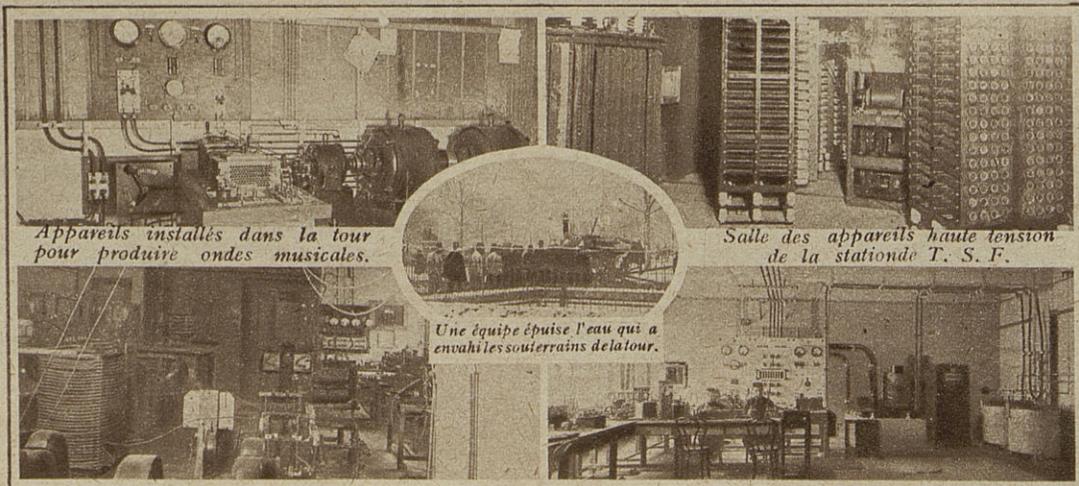
Cet observatoire comporte un certain nombre d'appareils, notamment un anémomètre relié par un fil télégraphique au pied de la tour et par un autre au Bureau central météorologique, rue de l'Université. L'appareil transmet constamment les indications relatives à la vitesse du vent, de sorte que l'on peut dire à chaque instant si le vent tend à s'élever ou à s'abaisser et en même temps de quelle direction il souffle. On comprend combien les pilotes d'avions étaient heureux de posséder ces renseignements avant leur départ, surtout ceux des postes peu éloignés de Paris qui prenaient leur vol en toute sécurité ou retardaient leur départ selon les circonstances.

La tour Eiffel a joué également un rôle très important comme poste de défense contre l'aviation ennemie (D. C. A.). Elle était occupée en permanence par quatre-vingts militaires appartenant les uns à l'artillerie, d'autres à une section de mitrailleurs; d'autres étaient des observateurs; d'autres étaient attachés au service des projecteurs.

Car la tour fut armée de quatre canons de 47 millimètres montés sur crinoline pour leur permettre de tirer dans toutes les directions et de six mitrailleuses. Les uns et les autres entraient en action dès qu'apparaissaient les avions hostiles. Les Parisiens habitant aux abords du Champ de Mars n'oublieront jamais la voix impressionnante de ces défenseurs qui se joignaient au concert général lorsque la bataille faisait rage au-dessus de Paris et pendant que ses projecteurs fouillaient le ciel.

Il y avait aussi un poste de télégraphie sans fil possesseur d'instruments permettant de déterminer la distance à laquelle se trouvaient les avions. Le réglage du tir s'effectuait d'après ses indications.

Ne croyez-vous pas que la tour Eiffel n'ait mérité autant de chevrons que les poilus? Et tant d'années de services précieux, ininterrompus de jour et de nuit, ne lui donnaient-ils pas droit à la croix de guerre?
L. FOURNIER.



Appareils installés dans la tour pour produire ondes musicales.

Salle des appareils haute tension de la station de T. S. F.

Une équipe épuise l'eau qui a envahi les souterrains de la tour.

Un coin de la salle des essais à la tour Eiffel.

Vue d'ensemble de la salle des appareils avec opérateur de T. S. F.

Je lis dans votre main que!



QUATRE CHIROMANCIENNES CÉLÈBRES. — (1) M^{me} FRAYA
(2) THÉLÈME, (3) DE THÈBES, (4) ANNE OSMONT.

Si une croix se trouvait à la place de l'île, votre chagrin viendrait d'une mort: veuvage, deuil de parents, d'enfants, d'amis très chers.

— Je n'en ai pas?

— Non, Dieu merci, pas pour le moment. Car votre main se modifie chaque jour et vous serez peut-être surprise, d'ici trois ou quatre mois, de voir les lignes de votre main toutes différentes de ce qu'elles sont en ce moment.

— Vraiment?

— Mais oui... en tout cas, pour le moment, je ne vous vois aucune cause de chagrin. La ligne médiane, que l'on nomme aussi ligne de chance, monte droite et sans interruption, vers le doigt du milieu, ou doigt de Saturne, qui implique la Fatalité. Pour vous cette fatalité est heureuse.

— Et si la ligne était coupée?

— S'il y avait une solution de continuité qui fût nette, elle indiquerait une interruption dans votre chance. Un malheur, par conséquent. Mais il n'y a rien d'irréparable; souvent, ce qui vous apparaît comme un malheur est une joie future qui se prépare pas un déblayage un peu rude. Votre mariage cassé eût peut-être été malheureux, tandis que votre mari, épousé avec moins d'enthousiasme, vous rend parfaitement heureuse.

— C'est encore la vérité.

— Admettez que vous travailliez. Si vous perdez un emploi, vous vous imaginez que tout est perdu et vous êtes prête à pleurer votre vie gâchée. Un autre emploi se trouve et qui vous met bien plus en valeur; qui développe en vous des qualités que vous ignoriez peut-être. Vous avez gagné à votre peine.

— Cela se voit dans la main?

— Nettement. Si le tronçon de la ligne est plus net que le précédent, la nouvelle existence est meilleure que la première. Inversement en cas contraire. Si la partie de la ligne qui renaît après la coupure est plus près du pouce que la précédente, la nouvelle occupation est plus intellectuelle. Dans le cas contraire, elle est plus pratique, avec plus ou moins de succès et de continuité selon le reste de la main. Je vous vois, vers la trentaine, une orientation nouvelle; ce doit être prochain.

— C'est passé, si vous en trouvez la cause, je vous crois sorcière.

— On ne l'est pas pour si peu. La guerre a modifié vos idées et vous êtes actuellement portée vers les études médicales. Vous y avez d'ailleurs la plus grande propension.

— C'est renversant; à quoi voyez-vous cela?

— Regardez ces trois petites lignes, parallèles et verticales, sous le petit doigt; c'est le signe des médecins. Il rejoint, en traversant la ligne de chance, par une ligne filiforme, un chagrin sans grande gravité, vous avez été seule mais non inquiète...

— Mon mari était mobilisé à Tarbes...

— Et, pour vous distraire utilement, vous vous êtes occupée de médecine ou quelque chose qui en rapproche...

ANNE OSMONT.

(A suivre.)

(1) La première partie de cet article a paru dans le numéro 202.

LES CONDITIONS ESSENTIELLES DU TRAITÉ DE PAIX

Le cauchemar qui pesait sur toutes les formes de notre action s'est enfin évanoui. Le second Traité de Versailles nous donne, avec l'Alsace et la Lorraine réincorporées, avec nos drapeaux pris en 1870 restitués, la satisfaction d'une grande iniquité réparée. Il nous donne mieux encore : la fierté et la gloire d'être les principaux artisans d'une œuvre qui impose à nos adversaires toutes les humiliations de leur orgueil arrogant et l'impossibilité de reprendre leurs anciennes prétentions. Il ne nous procure pas



Les Délégués allemands pendant l'allocution de M. Clemenceau. — Du premier plan à l'arrière : Schücking, Giesberts, Brockdorff-Rantzau, Landsberg, Leinert et Melchior.

tout ce que nous attendions comme compensations pécuniaires. Il laisse à notre charge le lourd fardeau des 170 milliards de frais de guerre, mais il nous apporte peut-être plus que des réparations immédiates, des possibilités de relèvement d'abord et d'expansion économique ensuite. L'avantage du Traité réside moins dans les résultats immédiats qu'il nous donne que dans les perspectives illimitées qu'il ouvre devant l'activité d'un peuple qui a su montrer pendant la guerre ce qu'il sera capable de faire pendant la paix.

LA SOCIÉTÉ DES NATIONS

La pensée des législateurs semble, comme entrée en matière, s'être détachée provisoirement du règlement des affaires en cours pour prévenir le retour de semblables liquidations. Le premier acte du traité de paix est donc l'établissement de la « Société des Nations » dont le siège sera Genève, et dont le but est ainsi défini : « Le maintien de la paix, les armements nationaux étant réduits au minimum compatible avec la sécurité nationale, en tenant compte de la situation géographique de chaque État ». Les membres de la Société, parmi lesquelles l'Allemagne n'obtiendra qu'une adhésion ultérieure et conditionnelle, se « garantissent mutuellement contre toute agression extérieure le maintien de leur intégrité territoriale et de leur indépendance politique présente. »

LES STIPULATIONS D'ORDRE TERRITORIAL

Avec l'article 2, le traité revient aux données précises de la guerre ; les dispositions qu'il contient ainsi que l'article 3 sont celles dont les cœurs français ont eu le plus à se réjouir. Les alliés n'interviennent ni pour modifier l'organisation politique de l'Allemagne, ni pour mutiler son territoire, mais à cette Allemagne, on reprend, et en partie seulement, ce qu'elle s'est annexée par la violence.

Du côté de l'Ouest, l'Alsace et la Lorraine, séparées violemment de leur patrie, sont réintégrées dans la souveraineté française et lui font retour « franches et quittes de toute charge » ; le traité ne restitue pas à la France l'ancienne frontière de 1814 qui comprenait les pays de la Sarre ; mais il nous donne la propriété « entière et absolue, franche et quitte de toutes dettes ou charges » des mines de charbon du bassin de la Sarre ; cette cession est faite en compensation de la destruction des mines du Nord ; l'administration politique du territoire minier, sans être donnée à la France, est détachée de l'Allemagne et confiée pendant quinze ans à un Directoire de cinq membres comprenant nécessairement un Français. C'est au bout de quinze ans, que les habitants de la région de la Sarre pourront faire connaître à quelle souveraineté, française ou allemande, ils désirent être définitivement rattachés.

Sur la frontière occidentale, la situation de l'Allemagne est encore modifiée par la renonciation à ses droits d'exploitation sur les chemins de fer du Luxembourg. Elle subit de même, au profit de la Belgique, une rectification de frontière qui laisse à notre alliée les territoires de Moresnet, d'Eupen et de Malmédy.

Du côté de l'Est, le traité contrebate les prétentions allemandes sur l'Autriche dite allemande, en stipulant que les frontières de l'Autriche future seront celles que les alliés auront fixées. Par contre, l'Allemagne reconnaît l'indépendance de l'État tchéco-slovaque et elle restitue, pour former la Pologne reconstituée, sa province de Posnanie et une partie de la Silésie prussienne ; Dantzig, établi dans la condition de ville libre, servira de port au nouvel État polonais.

Au nord de l'Allemagne, les habitants des provinces du Sleswig et du Holstein seront libres d'opter après consultation pour leur rattachement au Danemark dont ils furent détachés en 1864.

LE RÈGLEMENT COLONIAL

L'article 4 prononce pour l'Allemagne l'abandon de toutes ses colonies dont le sort est réglé suivant un mode de répartition fixé par les alliés et la renonciation à se créer une situation privilégiée soit en Chine, soit au Maroc et en Égypte. C'est la fin de l'expansion de l'Allemagne hors de l'Europe et des prétentions de Guillaume II à une sorte de main-mise économique sur l'univers.

LES GARANTIES

L'Allemagne n'est pas placée dans l'impossibilité de vivre, mais elle est mise hors d'état de nuire. Les moyens d'y parvenir sont énumérés à l'article 5 qui lui enlève toute faculté de reconstituer une grande armée nationale. Les alliés imposent à notre ennemie l'abolition du service militaire obligatoire. En réduisant les forces allemandes à un effectif de 100 000 hommes, nécessaire au maintien de l'ordre public, en interdisant la construction de toute forteresse à l'ouest d'une ligne tracée à 50 kilomètres à l'est du Rhin, ainsi que l'entretien dans cette zone de toute force armée, le traité met fin à cette armée allemande dont on a pu dire qu'elle était l'industrie nationale de la Prusse.

Les sécurités d'ordre militaire sont renforcées par des précautions d'ordre naval ou aérien. L'Allemagne ne devra entretenir d'autres

effectifs marins qu'un contingent de 15 000 hommes ; elle n'aura pas de sous-marins. Le nombre de ses cuirassés ne dépassera pas six, elle ne pourra pas fermer la Baltique aux flottes internationales. De même elle devra s'interdire toute construction d'appareils d'aéronautique soit militaire soit navale.

LES RESPONSABILITÉS MORALES DE LA GUERRE

En ce qui concerne les premières, le traité édicte la mise « en accusation publique, pour offense suprême contre la morale internationale de l'autorité sacrée des traités » de Guillaume II ; avec lui, seront traduits devant une juridiction établie par les alliés tous les coupables d'actes contraires aux lois et coutumes de la guerre.

En 1815 ses adversaires avaient mis Napoléon hors la loi, mais aucun acte diplomatique n'avait introduit jusqu'ici cette revendication de la justice poursuivant le crime.

LES RÉPARATIONS PÉCUNIAIRES

Les alliés proclament la responsabilité totale et exclusive de l'Allemagne pour toutes les pertes et tous les dommages subis et l'obligation pour elle de les réparer. L'évaluation complète n'en pourra être présentée que le 1^{er} mai 1921 et sera effectuée par une Commission dite des Réparations, siégeant à Paris et ayant tous pouvoirs pour se renseigner sur les capacités financières de l'Allemagne.

Les réparations exigibles de l'Allemagne se feront suivant les prescriptions de cette Commission et débiteront par une première provision de 25 milliards de francs et par des acomptes de 50 milliards chacun, échelonnés en trois paiements. Les indemnités seront constituées en argent, en valeurs ou en objets d'utilisation alimentaire ou industrielle. En particulier, l'Allemagne devra donner aux alliés « l'équivalent » de la flotte de commerce coulée par les sous-marins et, aux puissances déficitaires en houille, une partie du charbon qui leur manque.

Les réparations doivent s'étendre sur une période de trente années. Il est à remarquer que rien n'indique comment s'opérera entre les alliés la répartition des sommes versées par l'Allemagne.

Sur une question encore plus importante : le remboursement des frais de guerre, il est également muet.

RELATIONS ÉCONOMIQUES NOUVELLES

Les articles 10 et 11 définissent les relations économiques qui suivront entre les belligérants le rétablissement de la paix. Ils imposent à l'Allemagne l'abandon de tous les privilèges qu'elle s'était attribués en Russie et en Roumanie par les traités de Brest-Litovsk et de Bucarest ; ils l'astreignent à donner à ses anciens adversaires au point de vue douanier le bénéfice de la nation la plus favorisée, à laisser circuler leurs marchandises comme les siennes sur son réseau de voies ferrées et de voies navigables. Les grands fleuves allemands : l'Elbe, l'Oder, le Niemen, le Danube, sont déclarés fleuves internationaux ; la navigation du Rhin est déterminée par une commission spéciale présidée par la France qui reçoit, en même temps qu'une partie de la flottille du Rhin, la possibilité d'utiliser le fleuve pour l'irrigation et l'énergie hydraulique ; le canal de Kiel doit être internationalisé.

LA QUESTION DU TRAVAIL

Le dispositif du traité qui débutait par des considérations d'ordre assez éloigné de l'objet même de la guerre s'en écarte encore dans son article relatif aux conditions internationales du travail.

Cet article relativement concis se contente de poser en termes très généraux les principes d'une législation internationale et d'annoncer sans la définir la création d'un organisme permanent, associé à la Société des Nations, et chargé d'établir le statut des travailleurs sur les bases suivantes : droit d'association reconnu aux salariés et aux travailleurs ; droit pour eux à un salaire en relation avec les conditions générales d'existence ; salaire égal sans distinction de sexe, pour un travail de valeur égale ; adoption de la journée de huit heures.

CONCLUSION

Si l'on ajoute que ces divers articles, dont nous n'avons mentionné que l'essentiel, sont complétés par l'engagement formel pris en dehors du traité par les États-Unis et l'Angleterre de nous assister en cas d'agression, on peut croire que la sécurité de la France sur sa frontière de l'Est est enfin assurée.

GUSTAVE LEGARET,
Agrégé de l'Université.

J'ai vu.



LA MODE AUX DERNIÈRES COURSES

(Cl. de Givenchy.)

Ces toilettes de printemps, prises aux dernières réunions sportives, sont pour la plupart des tailleurs dont les vestes sont assez courtes. Elles tendent plus que jamais à se garnir sur les côtés : plis religieuse, en bandes plates superposées et formant quilles ; franges

courtes ou longues, etc. Ces garnitures n'enlèvent rien à la minceur, à l'étroitesse de la ligne, mais modifient un peu l'allure générale de la toilette. Quelques capes très étoffées en tissu simple tête de nègre ou marine. Les chapeaux restent petits pour la plupart et très enfoncés.



LA MORT DES "FORTIFS"

L'inutilité des fortifications de Paris avait déjà été démontrée il y a un demi-siècle, lors du Siègle ! Et il a fallu attendre la fin d'une autre guerre, pour que leur suppression fût décidée... Pourquoi a-t-on tant différé, puisqu'on nous promettait de les remplacer par des cités-jardins, des terrains de sport et des promenades ombragées ? Peut-être que nos édiles sont des senti-

mentaux, férus des souvenirs romantiques du Vieux Paris ? Pourtant, ils ont donné eux-mêmes, à la porte de Clignancourt, les premiers coups de pioche symboliques, et nous ne reverrons plus ces bastions pelés, où jouaient les gosses de Poulbot, ni ces fossés où s'entraînaient les jeunes sportifs amateurs de la périphérie. Puisque le passé s'en va, disons : Vive le progrès !

J'ai vu.



Exiger ce portrait

MALADIE DE LA FEMME LE FIBROME

Sur 100 Femmes, il y en a 90 qui sont atteintes de Tumeurs, Polypes, Fibromes, et autres engorgements, qui gênent plus ou moins la menstruation et qui expliquent les Hémorragies et les Pertes presque continuelles auxquelles elles sont sujettes. La femme se préoccupe peu d'abord de ces inconvénients, puis tout à coup le ventre commence à grossir et les maux redoublent. Le FIBROME se développe peu à peu, il pèse sur les organes intérieurs, occasionne des douleurs au bas-ventre et aux reins. La malade s'affaiblit et des pertes abondantes la forcent à s'aliter presque continuellement.

QUE FAIRE ? A toutes ces malheureuses il faut dire et redire : Faites une cure avec la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

qui vous guérira sûrement, sans que vous ayez besoin de recourir à une opération dangereuse. N'hésitez pas, car il y va de votre santé, et sachez bien que la Jouvence de l'Abbé Soury est composée de plantes spéciales sans aucun poison ; elle est faite exprès pour guérir toutes les MALADIES INTÉRIEURES DE LA FEMME : Métrites, Fibromes, Hémorragies, Pertes blanches, Règles irrégulières et douloureuses, Troubles de la Circulation du Sang, Accidents du RETOUR d'ÂGE, Etourdissements, Chaleurs, Vapeurs, Congestions, Varices, Phlébites.

Il est bon de faire chaque jour des injections avec l'HYGIENITINE des DAMES (2 fr. 25 la boîte, ajouter 0 fr. 30 par boîte pour l'impôt). La Jouvence de l'Abbé Soury, 5 fr. le flacon dans toutes pharmacies ; 5 fr. 60 franco gare. Les 4 flacons franco contre mandat-poste 20 fr. adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt Bien exiger la Véritable JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER. (Notice contenant renseignements gratuits.) 438.

LE ZOFRI

Combinaison Exerciser

DÉVELOPPEMENT PARFAIT
POUR ENFANTS - BEAUTÉ
POUR DAMES - FORCE
POUR HOMMES

LA SANTÉ POUR TOUS

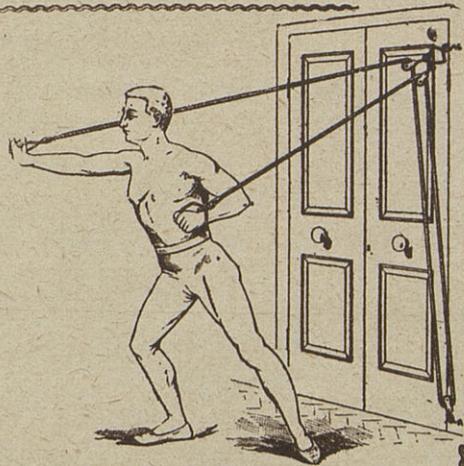
PRIX : 25 FRANCS

Modèles simples
depuis... 13.50

SPORTS ATHLÉTIQUES

WILLIAMS & C^o 1 et 3, rue Caumartin, PARIS
39, rue S^{te}-Catherine, Bordeaux

Catalogue (J V) franco



COLLECTION LITTÉRAIRE DES ROMANS FANTASISTES

VIENT DE PARAÎTRE :

O. HENRY

MARTIN BURNEY

MARCHAND D'OISEAUX
BOUEUX, BOXEUR,

Mis en français par MAURICE BEERBLOCK
DESSINS DE GUS BOFA

Un vol. in-16... Net 2 fr. 50

RÉCEMMENT PARU :

H. AVELOT

L'HOMME VERDATRE

OU LA PORTE MYSTÉRIEUSE DE LA CAVE AU
TRÉSOR DES SOUTERRAINS DU CHATEAU-AUDIT

Nombreuses illustrations de l'auteur.

Un vol. in-16... Net 2 fr. 50

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^{ie} G^{ie} de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
Fabrication Française
le



Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les BOUGIES

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les LESSIVES
DU CORAN BLEU

Mousseuse et Savonneuse
L'ANEMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

POUR RÉUSSIR EN TOUT par l'hypnotisme.
W. FILIATRE, Editeur, Cosne (Allier).
Notice 0 fr. 20.



JEUNES GENS CLASSES 20-21

réformés, personnes faibles, rendez-vous
forts et robustes par la nouv. méthode de
culture phys. de chambre sans appa-
reils, 10 minutes par jour, pour créer une
nation forte et saine et défendre la Patrie.

Brochure gratis contre timbre

Prof. Wehrheim, Le Trayas (Var)

EPILEPSIE MALADIES NERVEUSES
Guérison radicale Notice gratis.
NERVODONAL, 57, Av. Suffren, Paris



COMPTOIR PHILATÉLIQUE

44, Rue Talbot, PARIS

Prix courant gratis et franco

Achat au PLUS HAUT PRIX
de Collections, Lots et vieilles Corresp.

Éviter l'Équivoque sur les qualités
Savons spécial non silicaté 22 fr. 50 le postal de 10 kg.
Huiles cuit extra-pur 72% 29 fr. 50
de table extra-douce 53 fr. 50
d'olive pure supér. 55 fr.

CONTRE MANDAT-POSTE A
PIGNATEL & C^{ie}, Salon (B.-du-R.). Représentants demandés.

J'indique contre 0 fr. 15 secret infailible pour arrêter net

CHUTE DES CHEVEUX

M^{me} Vareillas, Bd Zola, Arles s/Rhône - Résultats merveilleux

VIENT DE PARAÎTRE

Les Fausses nouvelles de la Grande Guerre

(Tome III)

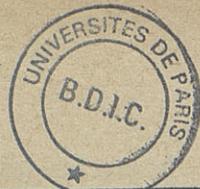
DOCTEUR LUCIEN-GRAUX

Ce livre dévoile bien des dessous ignorés,
des potins inconnus, et explique des faits
restés jusqu'ici incompréhensibles.

3 vol. grand in-16. Chacun 6 fr. Les 3 vol. : 18 fr.

Édition Française Illustrée, 30, rue de Provence, Paris
Toutes librairies et bibliothèques de gare

J'ai vu.



JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

Constipation
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraines
Entérite

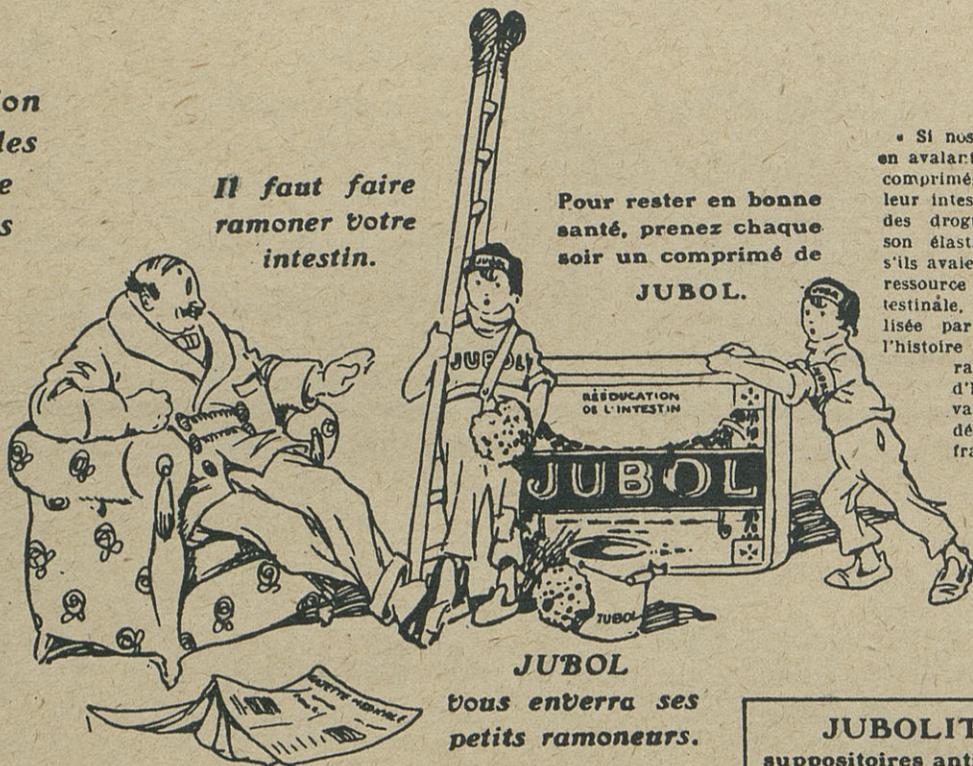
Il faut faire
ramoner votre
intestin.

Pour rester en bonne
santé, prenez chaque
soir un comprimé de
JUBOL.

« Si nos ancêtres avaient pu, en avalant chaque soir quelques comprimés de Jubol, rendre à leur intestin parésiné par l'abus des drogues et des lavements son élasticité et sa souplesse, s'ils avaient eu à leur service la ressource de la rééducation intestinale, si admirablement réalisée par le Jubol, peut-être l'histoire du clystère compterait-elle à son actif moins d'heures illustres. En revanche, l'humanité eût dénombré moins de souffrances, dont les apothicaires, autant que les malades, se firent, à toutes les époques, les inconscients artisans. »

Dr BRÉMOND,
de la Faculté de médecine de Montpellier

JUBOL
Éponge et nettoie
l'intestin,
Évite l'Appendicite
et l'Entérite,
Empêche l'excès
d'embonpoint,
Régularise l'har-
monie des formes.



JUBOL
Vous enverra ses
petits ramoneurs.

JUBOLITOIRES
suppositoires antihémorragiques
calmants et décongestionnants.
La boîte 6 fr. : les 4 boîtes franco : 22 fr.

Etablissements Chatelain, 2, rue de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.
La boîte, franco, 5 fr. 80, les quatre, franco 22 fr.

Pagéol

Energique antiseptique urinaire



Guérit vite et
radicalement.

Supprime
les douleurs
de la miction.

Évite toute
complication.

Communiqué à
l'Académie de Médecine
du 3 décembre 1912

Le PAGÉOL mitraille les gonocoques,
hôtes indésirables des voies urinaires.

L'OPINION MEDICALE :

J'ai conseillé le Pagéol à un malade souffrant depuis quelques années de prostatite avec douleur de la vessie et de l'urètre postérieur, résultats d'une ancienne blennorragie, et, après deux mois de cure, il se sentit complètement guéri.

Etabl. Chatelain, 2, r. Valen-
ciennes, Paris et 1^{er} ph. La
demi-boîte 1^{er} 6 fr. 60 la
grande boîte, 1^{er} 11 fr.

Dr CAMILLE IMBELLONI,
Médecin-Chirurgien à Lauria
(Italie).

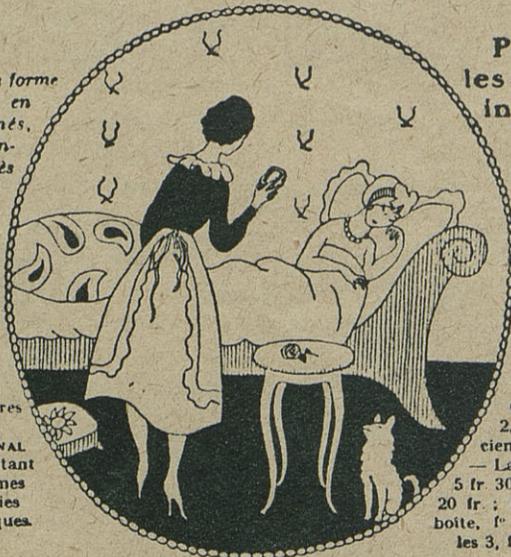
VAMIANINE: Avarie, Maladies de la Peau
Nouveau produit scientifique Le flacon 1^{er} 11 frs

GYRALDOSE

Pour
les soins
intimes

Exigez la forme
nouvelle en
comprimés,
très ration-
nelle et très
pratique.

Préparés
dans les
laboratoires
de
l'URODONAL
et présentant
les mêmes
garanties
scientifiques.



1^{er} ph. et
Etabliss.
Chatelain,
2, r. Valen-
ciennes, Paris.
— La boîte, 1^{er}
5 fr. 30; les 4, 1^{er}
20 fr.; la grande
boîte, 1^{er} 7 fr. 20;
les 3, 1^{er} 20 fr.

— Que Madame se console. Avec cette boîte
de Gyraldose ses malaises seront vite dissipés

L'OPINION MEDICALE :

Nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes les circonstances lorsque le médecin voudra faire l'asepsie complète, il devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime »

Dr HENRI RAJAT,
Docteur en sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des
Hospices civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy